

Élections du 12 juin, démocratie et maillon faible



Quels sont les enjeux des élections législatives qui auront lieu le 12 juin prochain en Turquie ? Et comment ces dernières peuvent constituer un tremplin pour une plus grande démocratie en Turquie ?

(lire la suite page 7)

« Saint-Benoît, un lycée ouvert sur le monde »



À lire dans le supplément

Osman Necmi Gürmen

Le nouveau roman de l'écrivain Osman Necmi Gürmen paraîtra bientôt. L'auteur du roman Rana s'est dit ému de retrouver ses lecteurs et rappelle le plaisir qu'il éprouve à écrire.



Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

6 TL - 3 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le Journal francophone de la Turquie numéro 73, Mai 2011

Nous condamnons avec la plus grande fermeté l'agression faite, le 18 avril, contre Bedri Baykam et sa collaboratrice Tuğba Kurtulmuş.



«La Turquie a le sentiment d'être trahie par la France !»

Bülent Akarcali est ancien ministre turc de la santé et du tourisme. Retiré de la vie politique, il ne reste pas moins attentif à l'actualité. Ce francophone pose un regard sans concession sur les «révolutions arabes» et ce qu'elles montrent des relations franco-turques.

Peut-on parler selon vous de « révolutions » dans le « monde arabe » ?

Plutôt que de parler de « révolutions » arabes, il vaut mieux assumer notre méconnaissance de ces événements. On ne sait pas à quel point ils sont révolutionnaires. Il n'y a pas d'idéologie derrière ces mouvements et la religion joue un rôle minime. Bien sûr, les peuples veulent plus de libertés, une plus grande participation économique mais ils ne savent pas comment atteindre ces objectifs. C'est pourquoi l'Etat doit intervenir pour pouvoir les guider. De même que l'Europe a mis en place les critères de Copenhague pour guider les pays candidats à l'entrée



dans l'Union européenne (UE), il faut établir des critères valables, des perspectives dans ses pays.

Croyez-vous que l'Europe doit intervenir auprès des pays arabes ?

Je le pense, oui. Il faut tirer des leçons de l'histoire. Après la Première Guerre mondiale, les vainqueurs - France, Italie et Royaume-Uni - n'ont pas mis sur pied les organisations économiques, politiques, culturelles nécessaires pour préparer l'après-guerre. On s'en rend bien compte en comparaison avec l'après Seconde Guerre mondiale. Si, comme dans un film de science-fiction, un visiteur des années 1930 débarquait, disons, dans les années 2000,

(lire la suite page 3)

Les relations turco-ouzbèques

La Fondation d'Eurasie (Avrasya Bir Vakfı) et le Centre pour les Études Stratégiques Eurasiennes (ASAM) ont organisé mardi 12 avril 2011 une conférence à Istanbul sur la question des relations turco-ouzbèques, réunissant pour l'occasion des universitaires, hommes politiques et d'affaires pour ouvrir le débat sur les problèmes rencontrés et les solutions à envisager pour l'avenir.



(lire la suite page 7)

Les relations entre la Turquie et l'Ouzbékistan n'ont pas toujours été évidentes. Situé en Asie centrale, l'Ouzbékistan, ex-pays soviétique et pays turcophone, a accueilli avec une certaine méfiance l'influence économique et culturelle de la Turquie dans la région au début des années 1990. En effet, l'accession à l'indépendance des nouvelles Républiques

Meliha Babalik, une artiste qui crée et partage avec sincérité et spontanéité

Meliha Babalik est née en Allemagne, à Cologne. Elle a étudié la sérigraphie à l'Université Technique Yıldız à Istanbul. En 2001, elle a été diplômée de la section Céramique et Verrerie de l'Université des Beaux Arts Mimar Sinan d'Istanbul.

(lire la suite page 8)



Gumball Rallye 3000 : destination finale Istanbul



(lire la suite page 10)

La pellicule et la fourchette



11^{ème} édition du Festival International de l'Université de Selçuk

(lire la suite page 12)

La Révolte Libyenne

Fehmi Çakmak est ingénieur en génie civil, diplômé à l'Université Technique du Moyen-Orient (ODTÜ). Par la suite il s'est rendu en Libye pour y travailler dans les chantiers de construction. Fehmi Çakmak a été contraint de quitter la Libye en abandonnant son chantier de 430 logements en cours, ainsi que sa propre société. Cet ingénieur qui a passé la moitié de sa vie professionnelle en Libye nous fait part de ses observations concernant ce pays.

Comment et pourquoi la révolte vécue en Libye s'est-elle développée ?

Des agitations ont été ressenties le 15 février à Benghazi.

(lire la suite page 4)

Le rapprochement commercial belgo-turc



Monsieur Sabih Akay, conseiller économique et commercial de la région de Bruxelles-Capitale, nous livre ses impressions sur les relations commerciales entre la Belgique et la Turquie.

(lire la suite page 7)

Le Proche-Orient du Traité de Sèvres à nos jours



* Olivier Buiette

11 novembre 1918 : la fin de la Grande Guerre mettait un terme à une des premières tragédies du XX^e siècle. Si cette guerre avait mis à bas pas moins de trois Empires : le Reich allemand, l'Empire Austro-Hongrois et la Russie Tsariste, on oublie souvent que l'immense Empire ottoman, qui avait été l'allié des puissances centrales, devait lui aussi être démantelé.

Certes, une Turquie moderne devait naître en 1923 sur les débris de l'Empire, et les alliés, rapidement, misèrent sur le jeune État kémaliste laïc et moderniste en le soutenant. Il n'en demeure pas moins que, comme les autres Empires, le monde ottoman allait se retrouver démantelé de l'Afrique du Nord au Proche-Orient au profit de la création de nouveaux États.

On parle souvent des conséquences catastrophiques de la naissance des États successeurs de l'Empire d'Autriche-Hongrie dont les conséquences ont provoqué, en partie, la Seconde Guerre mondiale en 1939 et les convulsions de la fin du monde soviétique en 1989-1992 ; il nous a semblé ici utile de se pencher sur les mêmes conséquences provoquées par la naissance des États successeurs de l'Empire Turc-Ottoman.

En effet le Traité de paix signé à Sèvres le 10 août 1920, et dont nous venons juste de fêter les 90 ans l'année dernière, devait démembrer un Empire né au XI^e siècle et qui s'était étendu de l'Algérie actuelle à l'Ouest, jusqu'à Budapest et Vienne en Europe.

De cette dislocation devait surgir un certain nombre de nouveaux États, soit indépendants ou bien placés sous des protectorats des puissances vainqueurs.

Si on jette rapidement un regard sur la carte nous voyons ainsi apparaître dès 1920 : La Syrie, la Palestine, le Liban et l'Irak qui sont tous placés par la SDN sous mandat

français (Liban et Syrie) et britannique (Irak et Palestine).

Ce seront les accords Sykes-Picot qui, signés secrètement pendant la guerre en 1916, entreront alors en vigueur.

De même la péninsule arabe passe sous un relatif contrôle des britanniques. Plus à l'Ouest, le démantèlement de la Sublime Porte est entériné avec une Tunisie et une Algérie sous contrôle de la France et les anciennes provinces de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine dans une Libye sous contrôle Italien. Enfin, l'Égypte passe de son côté sous mandat britannique.

La carte de l'Empire est, en quelque sorte, remodelée par les puissances vainqueurs dans un véritable système colonial, même si dans le cas du Proche Orient, celui-ci nous apparaît comme modernisé avec le système des mandats confiés par la SDN aux vainqueurs. Il n'en demeure pas moins que nous avons là des États souvent totalement artificiels, et dont le tracé des frontières ne tient aucun compte des rapports entre des peuples différents, souvent depuis des millénaires.

Comment ne pas voir ici l'origine moderne de ce qui sera plus tard le conflit israélo-palestinien ou encore la naissance des problèmes de frontières entre l'Égypte et la Palestine ?

Avec le traité de Sèvres, qui pourtant est signé au nom de l'Empire Ottoman et de son Calife Mehmed VI par les représentants suivants : Rıza Tevfik, Damat Ferid Paşa (grand vizir), Hadi Paşa (ambassadeur) et Reşid Halis (ministre de l'Éducation), nous assistons à une redistribution des cartes au profit des États vainqueurs et cela n'a sans doute rien à envier à ce qui fut fait lors de la liquidation de l'Autriche-Hongrie lors des traités de Saint-Germain le 10 septembre 1919, et de Trianon le 4 juin 1920. Il faudra attendre le Traité de Lausanne le 24 juillet 1923 pour qu'une paix définitive soit signée avec le nouveau chef de la Turquie moderne : Atatürk. Ce qui consacra en même temps la fin définitive de l'Empire au profit de la création de l'État

que nous connaissons encore aujourd'hui.

Si l'on se penche sur les articles 62 à 64 de ce traité, on notera que ceux-ci prévoient la création d'un « territoire autonome des Kurdes » englobant le sud-est de l'Anatolie. De leur côté, les articles 88 à 94 démembrement toute la partie orientale de l'Empire ainsi que les districts de Kars, d'Ardahan et d'Erzurum qui deviendront la « République indépendante d'Arménie ». À ce sujet, de nos jours, seule subsiste la partie ex-soviétique de l'Arménie, qui est désormais un État indépendant mais avec beaucoup de minorités à l'extérieur. Cela aussi fut une des conséquences importantes du Traité de Sèvres.

De son côté, nous l'avons déjà esquissé, la France se voit confier une zone d'influence comprenant la Cilicie, qui s'étendait jusqu'au nord, au-delà de Sivas. L'Italie hérite, entre autre, de la ville d'Adana et de la région avoisinante, ainsi que du Dodécacanèse et d'une zone d'influence allant de Bursa à Kayseri, en passant par Afyonkarahisar.

Le Royaume de Grèce obtient Smyrne et l'ouest de l'Anatolie, la Thrace orientale (qui comprend Andrinople et Gallipoli) jusqu'à la Maritza et les îles.

Enfin la région d'Istanbul, les côtes de la mer de Marmara et les Dardanelles sont démilitarisées et les détroits sont placés sous le contrôle d'une Commission internationale.

Le nouvel État n'est ainsi plus qu'un petit territoire de 120 000 kilomètres carrés (en comparaison avec son immensité avant la guerre), composé en majeure partie de terres inexploitable, privé de possibilité de développement à cause d'un système de « garanties » qui viennent s'y superposer, et lié aux réparations que l'on souhaitera faire payer aux turcs. En conséquence, il est prévu que les finances du pays doivent être administrées par des Commissions étrangères, les ressources devant être affectées par priorité aux frais d'occupation et au remboursement des indemnités dues aux Alliés (cf : art. 231-266).

Si l'armée est, en théorie, réduite à une force



de gendarmerie, la police, le système fiscal, les douanes, les eaux et forêts ainsi que les écoles privées et publiques doivent être soumis au contrôle permanent des Alliés. Toutefois, et à compter de 1923, ces contraintes lourdes ont été rapidement effacées au profit de la confiance que les alliés ont mis dans le nouveau pouvoir kémaliste.

Il n'en demeure pas moins qu'il nous a semblé important de revenir sur ce démantèlement tant celui-ci apparaît au cœur de l'ensemble des conflits de la région comme les problèmes entre le Liban et la Syrie.

Sur la base du principe de l'autodétermination des peuples à disposer d'eux-mêmes, les vainqueurs de la Grande Guerre ont créé, là aussi, des États souvent artificiels dont les populations en quête actuelle de liberté, commencent à prendre la mesure de la contestation. Nous avons vu ce que cela a donné dans les années 1930 en Europe suite aux Traités de Versailles puis de Trianon et de Saint Germain. Nous avons également vu, après la désintégration du bloc communiste, ce que cela a provoqué dans les Balkans, de l'ex-yougoslavie à la crise albanaise et du Kosovo en 1999.

Et si le printemps des peuples arabes de 2011 était à la source d'une vaste remise en cause territoriale régionale ?

Plus que jamais il faut avoir conscience que les traités de paix du début du XX^e siècle sont d'actualité. Sans doute faut-il aujourd'hui que les historiens et les politiques se penchent de nouveau sur cette période. C'est une question fondamentale pour l'avenir de la géopolitique de la région et pour l'avenir de ses peuples qui sont, enfin, sur le chemin de la liberté et de l'émancipation.

* Dr Olivier Buiette, Paris, 12 avril 2011

Un discours à l'image des relations Turquie-UE



* Mireille Sadège

Le discours du Premier ministre turc Recep Tayyip Erdoğan, le 12 avril, devant les parlementaires du Conseil de l'Europe à Strasbourg, a fait la Une des quotidiens en Turquie. La presse

pro-gouvernementale a profité de l'occasion pour afficher un Premier ministre confiant qui, rompant avec la politique traditionnelle turque, répond sévèrement à toutes les questions ou remarques en matière de droits et de libertés fondamentales en Turquie. Mais cette presse semble oublier qu'en novembre 2003, M. Recep Tayyip Erdoğan signait un document avec l'Union européenne, dans lequel il acceptait que celle-ci puisse suivre ré-

gulièrement le respect des engagements pris et les délais impartis en matière de droits et de libertés fondamentales en Turquie.

Plus tard, dans la presse notamment d'opposition on pouvait lire : « le Premier ministre lance sa campagne électorale depuis Strasbourg, à deux mois des élections; son discours était plus destiné à l'électorat turc qu'aux Européens ».

Dans son discours, le Premier ministre n'a pas manqué d'afficher l'atmosphère très tendue dans les relations franco-turques, ce qui laisse présager une nouvelle période de crise entre les deux pays.

Même si le caractère électoral de ce discours semble évident, il est symptomatique d'une autre réalité bien plus grave : une évolution négative de l'opinion publique turque face à

l'UE. En effet, à son arrivée au pouvoir, c'est l'objectif d'adhésion à l'UE qui a permis à Recep Tayyip Erdoğan d'obtenir le soutien d'une large partie de population. Mais huit ans plus tard, c'est grâce à une position hostile à l'UE qu'il espère séduire l'électorat turc.

La position adoptée par l'UE à l'égard de la Turquie est en grande partie à l'origine de ce désenchantement turc. En effet, la préférence de l'UE à soutenir un gouvernement qui par des ouvertures satisfait leurs demandes, au détriment du soutien pour le développement d'une Turquie réellement démocratique et européenne, a fini par convaincre les Turcs qu'ils n'auront jamais leur place dans l'UE et que les accords de l'union douanière et les négociations d'adhésion lancés en 2005

n'ont pour objectif que de garder leur pays à la porte de l'Europe et sous le contrôle européen.

L'UE peut-elle se passer définitivement de la Turquie ? Sa proximité et sa position géostratégique, sa formidable croissance et son potentiel économique, son rôle et son importance pour la défense européenne au travers l'OTAN et enfin ses liens historiques avec l'Europe, rendent la Turquie incontournable. Aujourd'hui, l'UE doit répondre clairement à la question : souhaite-elle une Turquie démocratique partageant les mêmes valeurs qu'elle, ou bien une Turquie éloignée de l'idéal européen et proche de l'islam politique ?

* Mireille Sadège, rédactrice en chef Docteur en histoire des relations internationales

Aujourd'hui la Turquie

Édité en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03, Fax: 01 42 49 54 20 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadj
 • Commission paritaire : 0713 | 89645 • www.ajourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • GSM : 0533 706 42 20 / 0533 294 27 09 • Fax : 0216 550 22 51 • Genel Yayın Yönetmeni : Hossein Latif • Yazışleri Direktörü : Mireille Sadège • Yayın Koordinasyonu : Ayşıl Akşehiri, Kemal Belgin • Sorumlu Yazışleri Müdürü : Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Berk Mansur Delipinar, Celal Bıyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Eda Bozköylü, Egemen Berköz, Erkan Oyal, Güzin Dino, Hacer Kuru, Hugues Richard, Hasan Latif, Hülya Fındıklıoğlu, J. Michel Foucault, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Luc Vogin, Mehmet S. Erol, Mehmet Şakir Ersoy, Müyesser Saka, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İncooğlu. Comité de soutien : Alaattin Büyükkaya, Ali Türek, Arhan Apak, Burcu Başak Bayındır, Bülent Akarcalı, Cuma Bayat, Ercüment Tezcan, Hayri Ülgen, Işık Aydemir, İlhan Kesici, İnci Kara, Pierre Gentric, Şener Üşümezsoy, Sera Tokay, Tuncer Çelik, François Beaufeist • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Traduction : Trio • Correspondantes : Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Ankara, Bruxelles) • Photo : Aramis Kalay • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Uniprint Basım San. ve Tic. A.Ş. Hadimköy İstanbul Asfaltı, Ömerliköy mevki 34555 Hadimköy – Çatalca Tel: 0212 798 28 40 • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Eda Bozköylü, J. Michel Foucault, Erkan Oyal, Merve Şahin.

“La Turquie a le sentiment d’être trahie par la France !”

(Suite de la page 1)

il ne devinerait pas l'existence de la Seconde Guerre mondiale. Cela parce que des institutions comme le FMI, la banque mondiale, l'OTAN, et la construction européenne ont permis de réorganiser et de relancer l'Europe. C'est grâce à cela que la démocratie a pu fleurir à nouveau.

Quel rôle la France peut-elle jouer auprès des pays du Maghreb ?

La France a une très grande expérience politique et une grande connaissance historique, culturelle et philosophique du Maghreb. Au lieu d'organiser des conférences sur la laïcité, elle devrait organiser des réunions de travail avec des diplomates, sociologues et philosophes d'origine marocaine, libyenne, tunisienne ou algérienne. Il y a beaucoup d'interlocuteurs de grande qualité en France originaires de ces pays. La France devrait ainsi jouer ce rôle d'élément moteur, suivie de l'UE ou de l'ONU. Si les Nations-Unies peuvent prendre la décision de bombarder la Libye, à plus forte raison elle doit pouvoir aider ces pays !

Et la Turquie ?

La Turquie bénéficie d'une confiance assez importante auprès de l'opinion publique libyenne. Elle ne peut pas être accusée d'en vouloir au pétrole ou aux ressources de la région. Mais il est dommage qu'il n'y ait pas de collaboration France-Turquie sur la Libye. Je ne critique pas, je constate. Ces deux pays ont chacun une crédibilité importante. S'ils se coordonnaient, cela s'en ressentirait, le « coefficient multiplicateur » serait énorme ! On aurait l'alliance de deux rives de la méditerranée, une démocratie musulmane d'un côté et le poids de l'UE de l'autre.

Comment expliquer la prudence de la Turquie au début des opérations militaires en Libye ?

Quelle que soit l'intention, une intervention militaire laisse des traces, que ce soit en Irak, en Afghanistan ou en Libye. Il est très facile de tomber dans une situation inverse, ou Kadhafi ne serait plus le coupable mais la victime. La France aurait pu attendre deux ou trois jours que tous les moyens diplomatiques aient échoué. Elle n'a pas toujours agi avec le même empressement, par exemple en Bosnie-Herzégovine, et c'était pourtant un cas plus grave.

Croyez-vous que la méfiance d'Erdogan soit liée aux élections prochaines ? Voudrait-il ménager ses électeurs opposés à cette intervention ?

À mon avis, ce n'est pas la raison de cette prudence. La vraie cause est plutôt la proximité entre nos pays. La Turquie, indépendamment de sa présence économique en Libye, a eu des relations histori-

ques très étroites avec la Libye. À l'époque d'Atatürk, le premier ministre libyen était un turc. Avant même les interventions, la Turquie a pris des initiatives de médiation auprès de Kadhafi pour qu'il se retire. De même, pour préparer l'après Mubarak, le président turc Abdullah Gül s'est rendu en Egypte.

Par rapport à votre expérience des relations franco-turques, que vous inspire leur état actuel ?

Retournons trente ans en arrière ... Après le coup

d'Etat de 1980, le PS français avait, avec raison, une position très dure à l'égard de la Turquie. Ici, les chansons françaises étaient interdites. Dans les années 1984 et 1985, j'ai été l'architecte du renouveau des relations franco-turques. J'étais vice-président du parti Anavatan et le seul ministre francophone du gouvernement. J'ai donc été envoyé en France pour expliquer les volontés du gouvernement. J'ai rencontré des représentants du Parti Socialiste, et Jacques Chirac, en sa qualité de président du RPR. Je me souviens lui avoir demandé « - Que vous évoquent les noms Saint Joseph, Saint Benoît, etc ? - Eh bien ce sont des saints bien connus ! - Ce sont aussi les noms des lycées français à Istanbul ! », lui ai-je répondu. Il ne connaissait pas cet héritage extraordinaire.

Mon message principal à l'époque était de dire : « je ne suis pas ici pour chercher des turcophiles, mais des gens qui veulent faire fructifier les intérêts de la France en Turquie ». Et nous avons renversé la vapeur, des émissaires de Chirac et bien sûr de Mitterrand sont venus en Turquie.

Il semble que c'est un travail qui doit être recommencé aujourd'hui ?

Evidemment la Turquie n'est plus vrai-

ment appuyée par la France depuis l'élection de Nicolas Sarkozy. Mais de manière plus profonde, la France agit avec des préjugés envers la Turquie. Pour beaucoup de diplomates français, on en est resté à la Turquie de Pierre Loti. Même ceux qui sont favorables ont souvent une position orientaliste, considérant la Turquie comme encore ottomane. La Turquie est devenue une puissance dans tous les domaines. Elle doit être traitée par la France en égale. On devrait commencer par s'attaquer au fort déséquilibre qui existe au niveau de l'intelligentsia. Depuis 40 ans, au moins 1000 diplômés turcs sortent francophones de l'université. Et 350 000 Turcs vivent en France. L'inverse n'est pas vrai : très peu de français parlent le turc. Beaucoup trop de diplomates français vivent entre eux, ne se donnent pas la peine d'apprendre la langue. Et c'est souvent pareil pour les journalistes. En comparaison, j'observe que les trois derniers ambassadeurs américains parlaient le turc !

Si l'avenir de ces relations ne passe pas dans l'immédiat par une adhésion, est-ce que le commerce peut les sauver ?

C'est ce que promeut Pierre Lellouche, secrétaire d'état français au commerce extérieur, qui est tout de même moins turcophile depuis qu'il est entré au gouvernement. Mais attention au double langage : on ne peut pas refuser en bloc l'adhésion et faire de l'argent sur le dos de la Turquie ! Cela revient à dire : nous avons des droits sur vous, vous avez des obligations envers nous. Pile je gagne, face tu perds ! Si la France veut relancer un nouveau partenariat hors de l'UE, qu'elle le fasse, mais elle doit trouver par ses propres moyens la capacité de cesser cette hostilité insupportable à l'égard de la Turquie. C'est la France qui a été le modèle pour construire la Turquie et les Turcs sont sentimentaux à l'égard de la France, bien plus qu'à l'égard de l'Allemagne par exemple. Aujourd'hui, dans cette relation, la Turquie a le sentiment d'être trahie.

* Recueilli par Benoît Berthelot

Bülent Akarcalı a été ministre turc de la santé (de 1984 à 1987 et de 1987 à 1988) et du tourisme (1991). Il fut également, de 1985 à 1987 et de 1995 à 2002 Vice-président du Parti « Anavatan » (ANAP). Il a également été cinq fois réélu député d'Istanbul, jusqu'en 2003. Francophone, il fut l'un des grands acteurs du rapprochement entre l'Europe et la Turquie. Il a été membre du Conseil de l'Europe entre 1983

et 1985 puis entre 1991 et 1994, et a présidé la Commission Turquie - Union Européenne de 1988 à 1991 et de 1997 à 1999. Il s'est emparé de thèmes liés à la défense des droits de l'homme en Turquie, en créant en 1984 la Commission parlementaire d'inspection des prisons civiles et militaires. Il a également été à l'origine de la mise en place de la commission parlementaire turque des droits de l'homme en 1989.

Herkes için e-posta pazarlama

Liste Oluştur Tasarla ve Gönder İzle ve Raporla

30 günlük ücretsiz kullanım

- Maxiposta, ürün ve hizmetlerinizi kolay, hızlı ve ekonomik tanıtır,
- Hedef kitlenize göre tanıtımlarınızı kişiselleştirir,
- Gönderilerinizin sonuçlarını izler ve ölçümler,
- Müşteri memnuniyetini artırır.

Maxiposta®
Yeni Nesil İletişim Platformu
Tel: (0216) 349 21 42 www.maxiposta.net

İŞBANK
Biz Siziz

Pour réussir, il faut faire les bons choix.

Avec sa large gamme de services, son savoir-faire et sa grande expérience acquise depuis de nombreuses années, İşbank GmbH vous accompagne dans vos investissements et vous apporte des solutions personnalisées pour réaliser toutes vos opérations commerciales.

CREDIT D'INVESTISSEMENT ASSURANCE VIREMENT DOMESTIQUE ET ETRANGER FINANCEMENT FONDS DE COMMERCE ENCAISEMENT CHEQUES ET EFFETS

PRELEVEMENT AUTOMATIQUE CREDIT D'EXPLOITATION CREDIT IMMOBILIER CAUTION BANCAIRE - GARANTIE

COMPTES A TERME COMPTES ENTREPRISES IMPORT - EXPORT AVEC OU SANS FINANCEMENT CREDIT DE TRESORERIE

CESSION DE CREANCES (LOI DAILY) ESCOMPTE COMMERCIAL TURKISFUND FACILITE DE CAISSE

www.isbank.de
01 43 12 93 85

Grande ISBANK | TÜRKİYE İŞBANKASI

Révolte contre le régime de Kadhafi en Libye

(Suite de la page 1)



Fehmi Çakmak

Quant à nous, nous étions dans le centre, à Tripoli, et très proche du Palais. À cet endroit, il ne se passait rien de grave et nous continuions nos travaux sans problème. La vie était normale. Mais, le 22 février au matin, nous avons été informé que le peuple était en train de se révolter, donc les chantiers se sont arrêtés. Seulement, il faut bien comprendre que Kadhafi dispose d'un pouvoir discontinu depuis 41 ans. Et autrefois, lorsque des villages du côté de Benghazi se révoltaient, ils étaient bombardés. Kadhafi a construit un régime totalitaire où tout le monde a peur. De ce fait, il est difficile de croire qu'un système si puissant puisse disparaître aussi rapidement et facilement.

Est-ce vous qui avez arrêté les chantiers de construction ou bien y avez-vous été obligés ?

Personne ne nous a dit d'arrêter, mais nous avons commencé à entendre des coups de feu. Des balles ont atteint notre chantier et les autres ont également cessé leurs activités. Nous étions toujours en contact avec l'Ambassade de Turquie. Jusqu'au 18 février, ils nous disaient qu'il n'y avait pas

de problème. En revanche, après le 22, ils nous ont demandé de quitter le pays.

Comment s'est passée votre évacuation ?

Cela a été très compliqué. Il faut savoir qu'il y a beaucoup d'Égyptiens en Libye (environ un million). Dès le début des révoltes, ils ont voulu regagner leur pays, et pour des questions de sécurité et de rapidité, ils ont tous assailli l'aéroport. Même les personnes qui n'avaient pas de billets. Il y a donc eu une foule très importante, et les premiers jours, il était presque impossible d'accéder à l'aéroport. Par la suite, des avions de la Compagnie Aérienne Turque sont arrivés pour nous évacuer.

Pouvez-vous nous parler des conditions de vie des Libyens avant les révoltes ?

Cela peut paraître étonnant mais en Libye tout le monde est chômeur. Il n'existe, par exemple, pas d'industrie et de ce fait, il n'y a pas d'emploi. Mais il n'y a pas de pauvres car ils perçoivent une aide de l'État. L'électricité, l'eau et même la facture de téléphone fixe sont gratuits. L'État prend aussi en charge les dépenses de santé ainsi que l'éducation. Et surtout, le coût de la vie n'est pas très cher. Pour résumer, chaque foyer reçoit, en quelque sorte, un salaire.



Que pouvez-vous nous dire concernant l'organisation sociale de la Libye ?

Il n'existe pas de hiérarchie en Libye. En dehors de Kadhafi et de sa famille personne n'est supérieur à personne dans la société. Les gens ne travaillent que lorsqu'ils n'ont plus rien à manger.

Chauffeur et gardien de sécurité dans les immeubles sont les deux métiers les plus exercés.

De ce fait, le niveau culturel des personnes n'évolue pas. Il existe des universités mais les étudiants diplômés n'ont pas un très bon niveau. Il correspond à celui de l'école secondaire et du lycée. L'éducation s'est réellement dégradée depuis 1985. Avant cela, beaucoup d'étudiants partaient à l'étranger, et les écoles étaient de qualités.

Mais le manque de culture de la population libyenne a longtemps empêché une prise de conscience. Kadhafi a fondé un système

dans lequel seuls ses sympathisants peuvent évoluer et s'enrichir.

Lorsque vous viviez là-bas, sentiez-vous que les personnes étaient contre ce dictateur et qu'ils voulaient se révolter ?

Il y a toujours eu des opposants à Kadhafi et des mécontents. Mais ces derniers temps, ce qui dérangeait le plus était l'enrichissement excessif de certaines personnes,

notamment du côté de la famille Kadhafi, où chaque enfant était à la tête soit d'une grande administration, soit de très grosses sociétés. Il est évident que le peuple était mécontent de cela. De plus, il n'y a pas d'investissements en Libye. L'objectif étant de faire travailler les étrangers.

Les revenus du pays proviennent-ils du pétrole ?

À notre connaissance, les revenus pétroliers ne font pas partie du budget de l'État. Ils rentrent dans la poche de Kadhafi qui les distribue ensuite aux différents organismes à la tête desquels se trouvent ses enfants. C'est un cercle dans lequel l'argent retombe toujours dans les mains de la famille de Kadhafi.

Comment se comporte-t-on vis-à-vis des étrangers ?

Les étrangers sont très aisés par rapport au peuple, ils ne subissent donc aucune pression. Le régime de Kadhafi les incite, au contraire, à venir en Libye pour y faire des investissements.

Ainsi, son propre peuple ne travaille pas, il ne se développe pas et reste sous sa domination. En revanche, il n'y avait aucune violence contre nous les Turcs. Le fait que nous soyons musulmans était, en outre, un grand avantage. Il existe un grand nombre de personnes d'origine turque qui sont assimilées en Benghazi.

À ce propos, quelle est l'importance de la religion ?

L'islamisme est important mais je dois dire que s'il y a bien un pays qui ne mêle pas la religion aux affaires politiques, c'est la Libye. À notre arrivée dans le pays, il n'y avait personne portant le voile. Cela ne s'est répandu que depuis ces quinze dernières années avec la pression du quartier.

* Selen Uçar

Les dictateurs renversés et le pouvoir sacré



* Haydar Çakmak

Depuis plusieurs mois, nous assistons à un assainissement de pouvoir dans le monde arabe. On dirait alors que les dictateurs n'existent que chez les Arabes. Or, tout le monde sait que des régimes semblables existent en Amérique Latine, en Extrême Asie, au Caucase et en Asie Centrale... Pourquoi alors cette médiatisation pour les pays arabes ? Si le pétrole et le gaz sont des facteurs déterminants comme le pensent certaines personnes, il existe également du pétrole et du gaz

en Amérique Latine, au Caucase et aussi en Asie Centrale. Mon raisonnement n'a pas pour objectif d'amoindrir l'importance des facteurs du pétrole et du gaz mais juste de souligner l'existence d'autres raisons :

1-Depuis la fondation de l'Israël en 1948, la super puissance que sont les Etats-Unis, n'a pas pu assurer leur propre sécurité en dépit d'un lobbying puissant positionné dans les quatre coins du monde. L'une des raisons importantes de cela est que les islamistes radicaux, qui se trouvent dans ces pays, nient les traités qu'a fait Israël avec les dictateurs arabes au pouvoir, eux-mêmes dépendants des Etats-Unis. Ils pro-

clament également qu'ils ne les reconnaîtraient pas dans le cas où ils seraient au pouvoir. De ce fait, Israël a compris qu'il valait mieux établir des traités directement avec les islamistes radicaux pour une paix durable. C'est pourquoi il faut faire en sorte que ces islamistes radicaux fassent partis du pouvoir, mais jamais tout seuls et là il suffirait de ternir leur image, ce qui faisait leur réputation auprès du peuple. Ainsi, ils seront disposés à conclure des traités avec l'Israël.

Il est difficile de croire que le peuple arabe, fatigué des dictateurs, ait tout seul et de façon spontanée organisé ces révoltes. Comment les places ont-elles été investies, des sandwiches et des boissons distribués gratuitement à des centaines de milliers de personnes sans oublier la communication en dépit d'une répression rigoureuse des régimes dictateurs en place ?

2-Le soutien d'un grand nombre d'Arabes ayant été formé dans les pays occidentaux avec la nostalgie d'un pays moderne et leur contribution à la préparation et à la présentation de ces révoltes.

3-Important mécontentement du peuple face aux régimes corrompus en place et l'usure des dictateurs dans le temps et la perte de soutien même parmi leurs partisans.

4-Une très forte revendication de liberté de la part du peuple, tout comme le refus de l'injustice, de la pauvreté ainsi que des inégalités dans la répartition des revenus dans le pays.

Et le modèle proposé lors de cette transition démocratique dans les pays arabes est curieusement la démocratie et la liberté d'AKP (Parti de la Justice et du Développement) et non le modèle de démocratie à l'anglaise ou à l'allemande. Ainsi, pour les Occidentaux, le modèle turc semble parfaitement convenir aux démocraties auxquelles vont participer les islamistes radicaux. Le régime actuel en Turquie est alors présenté comme un modèle où il n'y a eu aucune corruption depuis leur arrivée au pouvoir. Ceci est un record mondial qui devance même les pays démocratiques comme la Suède, la Norvège et le Danemark. Alors que l'on rencontre un ou deux cas ordinaires de corruption, même dans ces pays, on n'en répertorie aucune dans les cadres politiques et bureaucratiques d'AKP.

En tout cas, les libéraux profiteurs, les académiciens, qui savent conseiller tous les pouvoirs et les propres partisans du pouvoir, continuent à présenter l'AKP comme intouchable et quasiment exceptionnelle.

* Prof. Dr. Haydar Çakmak



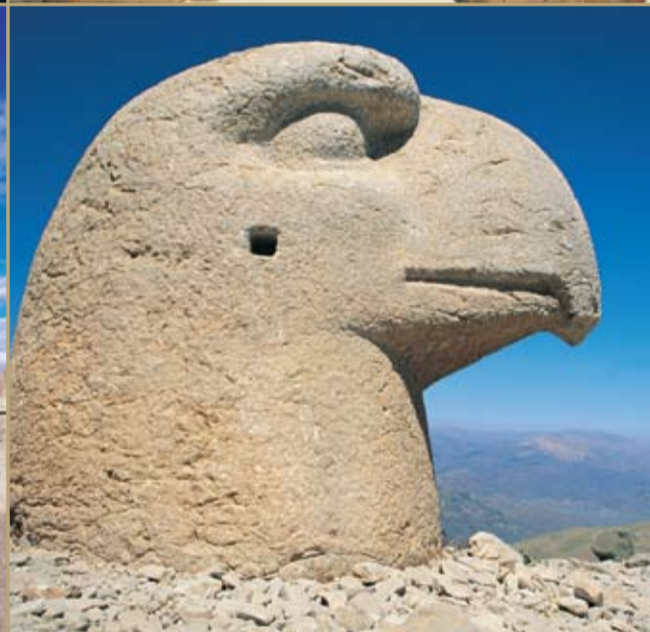
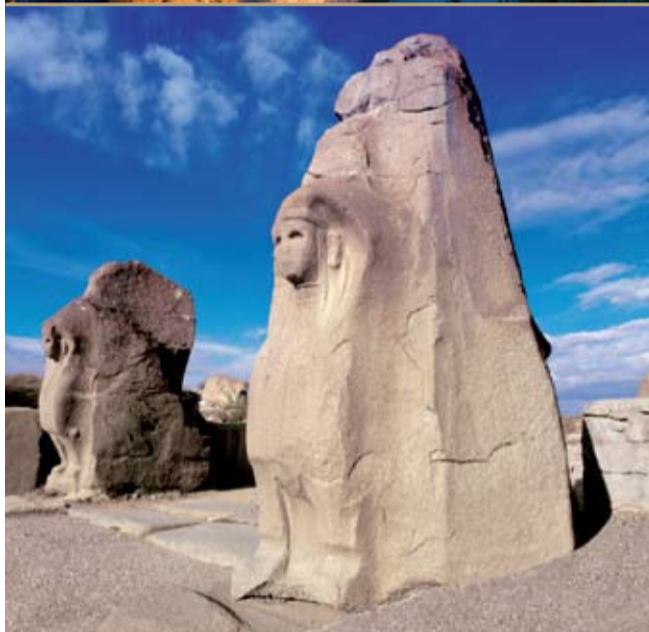
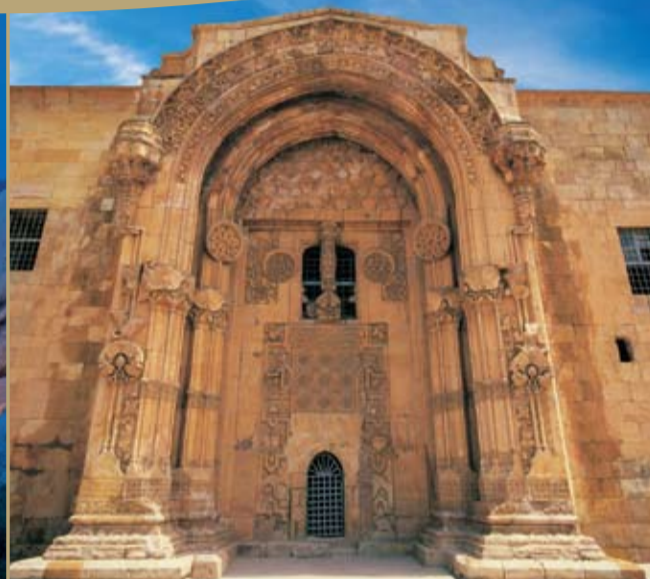
Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

FIERS DE NOTRE PASSÉ, PRÉSERVÉ POUR NOTRE AVENIR.



WORLD
HERITAGE



- Le Parc national de Goreme et les Sites de Roc de Cappadoce
- La Grande Mosquée et l'Hôpital de Divrigi • Les quartiers Historiques d'Istanbul
- Hattusha: la Capitale du royaume Hittite • Le Mont Nemrud • Hierapolis - Pamukkale
- Xanthos - Letoon • Le Site Archéologique de Troy • La Ville de Safranbolu

www.unesco.org



Ambassade de Turquie
Service Culturel et de l'Information
102, Av. Champs Elysées 75008 Paris
Tel: 01 45 62 78 68 info@infoturquie.com



Kaléidoscope 17



* Gül Günver Turan

Préoccupée

Préoccupée, je le suis par tout le travail qui ne s'achève pas à temps. Le pays l'est aussi avec les élections qui pointent à l'horizon et les partis politiques qui ont finalement publié les listes des futurs candidats au parlement. Nos voisins le sont aussi avec leurs systèmes politiques en éruption et l'incertitude des jours à venir. L'Union européenne l'est également avec ses membres du Sud proches de la faillite, le Portugal qu'ils ont dû sauver à la dernière minute et l'Espagne qui se rétablit grâce à Pékin prêt à acheter une part de sa dette publique plus grande que prévue. Les indécisions au sein de l'Otan concernant la Libye, les jours sanglants auxquels on peut s'attendre à nouveau en Bosnie, en Syrie et dans d'autres pays d'Afrique, nous préoccupent. Le monde semble être la proie d'une fatale inconscience. Le mal est général. Définir les contours d'une politique mondiale nouvelle, réformer les institutions régionales et internationales, trouver les issues à tous nos problèmes, tout cela nous préoccupe, mais on piétine encore. La morosité m'emporte, alors que je ne souhaite que stabilité, solvabilité et confiance en moi, en nous, en eux.

Sur le plan économique, les choses semblent être plutôt calmes. De toute façon l'agenda est toujours le même : croissance, inflation, déficits budgétaires et des comptes courants, sous-emploi, prix du pétrole, prix des matières premières, fragilité des marchés financiers... La prévision de croissance pour 2011 est de l'ordre de 3,8% pour le monde en général. La Chine reste toujours la grande championne avec 9,2%, suivie par l'Inde avec 8,5%. La Zone Euro, elle, prévoit une croissance de 1,7 % avec un taux de 2,4% pour l'Allemagne, 1,7 % pour la France, 0,8% pour l'Italie, et -0,5% pour l'Espagne. La Turquie, bien touchée par la crise mondiale, s'en est remise en 2010 avec 8,9%, et on prévoit maintenant une croissance assez acceptable de l'ordre de 5,5 % pour 2011. Mais même si les perspectives semblent être meilleures, la situation mondiale reste fragile et la reprise économique toujours inégale.

En Turquie, l'agenda à venir est surtout très politique, et cela jusqu'à la fin du mois de Juin. Il continuera à l'être après

les élections, quels que soient les résultats. On ne nous entendra pas parler des réformes structurelles si nécessaires pour créer des emplois et rendre la croissance économique durable et stable. Ni des politiques budgétaires et monétaires qui ne donnent des ajustements qu'à court terme. Ni de la nomination du nouveau gouverneur de la Banque Centrale, M. Erdem Başçı, ancien vice gouverneur de la Banque, et remplaçant M. Durmuş Yılmaz qui vient de prendre sa retraite. Les questions auxquelles on s'intéressera seront centrées sur :

- les débats concernant l'instauration d'un régime présidentiel. Un régime présidentiel à l'américaine semble être le projet qui tient à cœur au Premier Ministre turc. On semble avoir oublié que le passage d'un système parlementaire à un système présidentiel nécessiterait un système fédératif à l'américaine ainsi qu'un bien plus petit nombre de partis politiques. On n'évoque pas le système semi-présidentiel de la France ou la possibilité de recourir à des remèdes qui permettraient au régime parlementaire actuel de mieux fonctionner.
- le remodelage de la constitution turque et la démilitarisation du système politique. Le résultat des élections du 12 Juin déterminera ce remodelage. M. Erdoğan vise à changer la constitution et voudrait ainsi se présenter aux prochaines élections présidentielles comme candidat. L'actuel président de la République M. Gül semble avoir pris ses distances à ce sujet.
- les limites du modèle laïque et démocratique de la Turquie. Parfaire le système actuel, l'Etat de droit, et réformer le système politique, devraient être les issues dominantes. Accroître les pouvoirs exécutifs, que ce soit sous un système présidentiel ou parlementaire, ferait dériver le pays vers un régime autoritariste, donnant ainsi au parti politique détenant le pouvoir la possibilité de dominer la vie politique, religieuse et sociale du pays.
- les atteintes à la liberté d'expression et des médias et la peur qu'engendrent les vagues d'arrestations. L'inquiétude qui règne au sein de la presse, les poursuites judiciaires, les accusations faites pour discréditer certains journalistes, portent atteinte à la liberté d'expression. Toutes ces questions montrent tout le chemin que la Turquie doit encore parcourir.

* Gül Günver TURAN
gulgunver.turan@okan.edu.tr

Vitis Vinifera

Tire-bouchon !



* Ayhan Cöner

Tirer le bouchon d'une bouteille de vin n'est pas une tâche si facile contrairement à ce que l'on pourrait croire. Il faut faire preuve d'habileté et d'expérience avec certaines bouteilles de vin.

Au cours d'un repas convivial, le moment de retirer le bouchon peut rapidement virer au cauchemar ! Cette bouteille exceptionnelle que vous aviez précieusement gardée pendant 40 ans ne veut pas se séparer de son bouchon qui s'est à présent cassé en deux ! Voici donc un conseil d'œnophile pour ne pas vous retrouver dans une telle situation : en fonction de l'état du bouchon (humide ou sec), il faudra appliquer une force de 10 à 45 kg afin de tirer le bouchon.

Un tire-bouchon mécanique accomplit parfaitement cette tâche. Il est donc important d'avoir différents types de tire-bouchons dans votre tiroir. Maintenant, permettez-moi de vous fournir quelques renseignements supplémentaires sur ce fameux accessoire.

Au fil de l'Histoire, les hommes ont gardé le vin d'abord dans des peaux d'animaux, puis dans des amphores et finalement dans des fûts de chêne. Ils ont, au fur et à mesure, appris à les boucher par un morceau de bois, devenu par la suite un bouchon. Pourtant, une fois ouverts, il n'était pas possible de reboucher les fûts et le vin qui n'était pas consommé se détériorait en peu de temps. Bien que le bouchon ait été utilisé à partir du Ve siècle, il est très intéressant de souligner qu'il n'a pas été utilisé pour obturer les bouteilles pendant mille ans suite à l'effondrement de l'Empire romain. J'aborderai ce sujet dans un prochain article.

La fermeture des bouteilles par des bouchons coniques et avec de la cire, a eu lieu au début du XVII^e siècle. On retrouve ce genre de bouteille avec le « Grand Marnier » et « Drambuie ». Ainsi ressent-on toute la nostalgie de cette époque.

Le rendez-vous de la bouteille avec le bouchon, matériel ne donnant ni couleur ni odeur, hermétique à l'eau et à l'air et

qui résiste aux années et aux activités chimiques, a été un tournant extraordinaire dans l'histoire du vin. Deux grandes évolutions ont eu lieu simultanément au XVIII^e siècle. Sans connaître exactement quelle en fût la cause ou la conséquence, une chose est sûre c'est que le commerce international a encouragé ces deux évolutions. Une fois que l'on a commencé à fabriquer les bouteilles à goulot cylindrique dans des moules standards, il a alors été possible de les stocker horizontalement dans des colis. Et pour que le vin ne coule pas, des bouchons cylindriques ont été insérés dans leurs goulots. Pour faciliter leur extraction, divers modèles de tire-bouchon ont vu le jour. Le premier à avoir breveté un tire-bouchon a été le révérend Samuel Henshall, en 1795. Depuis cette date,

plus de mille brevets ont été déposés. Cet accessoire n'a cessé d'évoluer.

Actuellement, les modèles les plus répandus sont Hélix et Monopole. Le modèle Hélix a la forme d'un canif par lequel on ouvre la spirale verticalement à la manche. Le Monopole est un modèle à usage domestique ; l'anneau se pose sur le bord de la bouteille et on tire le bouchon en tournant la spirale par le haut et sans avoir besoin de faire preuve d'une force excessive.

Il existe des spirales de différentes longueurs et épaisseurs. Vous devez choisir votre appareil selon le diamètre du bouchon et utiliser un tire-bouchon convenable.

Si je vous dis que les tire-bouchons les plus prestigieux sont fabriqués par les Français, je pense que personne n'en sera étonné. A Laguiole, une ville située à 280 km à l'est de Bordeaux, et réputée depuis longtemps pour ses canifs et couteaux, il est possible de trouver des centaines de types de tire-bouchon.

Alors, si vous avez tout essayé et que le bouchon est quand même tombé dans la bouteille, il ne vous reste qu'une seule chose à faire ; soit sacrifier le vin soit vous le sauvez en le filtrant par des bas en nylon jamais utilisés... Voilà ! Si vous avez la volonté, les solutions et les moyens d'ouvrir, les bouteilles ne manquent pas dans les démocraties.

* Ayhan Cöner
ayhan.coner@ritz.edu



Investissements étrangers à Istanbul 2010



* Eren Paykal

Les investissements étrangers à Istanbul ont augmenté de façon considérable en 2010. Selon l'étude régulière de la Chambre de Commerce d'Istanbul, ces derniers ont connu une hausse de 118,66% par rapport à 2009.

En effet, l'année passée, 3.044 investisseurs étrangers ont fondé des entre-

prises à Istanbul avec un capital total de 823.352.513 TL (Livres Turques). En 2009 ces chiffres étaient de l'ordre de 2.532 et 376.541.260 TL.

Le Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul le Dr. Murat Yalçınbaş a, lors de sa conférence de presse sur le sujet, précisé que les investissements à Istanbul avaient doublé par rapport à l'année passée. Il a en outre déclaré que ces chiffres étaient les meilleurs enregistrés depuis 2006. Pour

ces résultats record, le Président Yalçınbaş a mis l'accent sur la stabilité financière à Istanbul et en Turquie ainsi que le redressement plus rapide que prévu de l'économie et de l'activité économique turque après la crise économique mondiale. Il a aussi jugé que les rapports positifs des compagnies préparant les indices financiers et les estimations de crédit au niveau mondial étaient aussi un facteur important, favorisant ce développement.

Le secteur le plus en vogue chez les investisseurs étrangers a été l'électricité et l'électronique. Ce secteur est suivi des services de consultations.

En ce qui concerne les pays investisseurs, les quatre pays occupant les premières places ont été les suivants : l'Espagne, les Pays-Bas, le Royaume-Uni (Angleterre, Ecosse, Pays de Galles et Irlande du Nord compris) et la République Islamique d'Iran.

* Eren Paykal

Élections du 12 juin, démocratie et maillon faible



Hüseyin Latif

24 partis et de nombreux candidats indépendants participeront aux prochaines élections législatives du 12 juin. Ces élections, qui constituent les 24èmes législatives de l'histoire de la République turque, sont les 17èmes élections générales depuis le passage au multipartisme en 1946.

La condition sine qua non de la démocratie est l'élection. Bien sûr, il y a aussi des pays où les élections s'effectuent de diverses façons, où la forme de gouvernement, l'exécutif et le judiciaire sont discutables. En Occident, on débat sur des pays comme Cuba, l'Iran, la Syrie, l'Égypte et le Maroc, par rapport aux systèmes qui leur sont propres.

En Turquie, la République fondée en 1923 - si nous laissons de côté la Constitution de 1961 - a pour diverses raisons, évolué depuis lors vers une forme de gouvernement qui n'a pas exactement reflété la volonté du peuple au sein du Parlement national. Actuellement, les leaders des partis politiques désignent les (candidats) députés qui figureront sur leurs listes, mais après les élections, ils utilisent selon leur gré au parlement les élus qu'ils ont eux-mêmes préalablement classés. Une fois élu, le député, « représentant du peuple », fait fonction en tant que « représentant du leader ». Dès lors, une personne dont la tâche principale est d'être député, ne peut même pas déposer un projet de loi sans l'autorisation de son chef. Ainsi est-on à même de se demander s'il est vraiment nécessaire qu'il y ait 550 députés.

Nous avons dit que 24 partis vont participer aux élections, mais seulement trois d'entre eux passeront le barrage des 10% et pourront obtenir des sièges au Parle-

ment. Quant aux votes obtenus par ceux qui n'ont pas passé le barrage et à tous ceux qui n'ont pas voté pour diverses raisons, ils représentent quelque 40% de l'électorat total. Et c'est cela, le maillon faible de la démocratie turque.

Un des aspects les plus controversés de la démocratie en Turquie depuis 1980, est qu'elle est régie par un Parlement monocaméral. C'est-à-dire qu'il manque un Sénat. La structure de la Cour constitutionnelle qui fait l'objet de discussions et, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, le système de barrage électoral élevé sont de clairs exemples de toute la distance qui existe par rapport à la vraie démocratie, telle qu'on l'entend en Occident.

C'est pourquoi, après les élections du 12 juin prochain, on envisagerait dans la nouvelle constitution de réduire ce barrage de 10 à 2%. À la place du service militaire, on devrait reconnaître, du moins pour les diplômés universitaires, la possibilité d'effectuer un service civil. On devrait retirer aux délégués ou aux chefs de partis la prérogative du choix des députés, instaurer le Sénat et revoir la structure de la Cour constitutionnelle. Dans le choix de toutes ces institutions, il faut considérer, comme en Occident, les conditions d'âge, de maturité et de mérite.

En bref, le pourcentage de votes reçus par les partis lors des élections devrait correspondre au nombre de sièges au Parlement ; enfin et surtout, il serait primordial de garantir constitutionnellement, l'indépendance totale des organes exécutif, législatif et judiciaire, et de les tenir à l'écart du contrôle de l'exécutif.

En résumé, nous ne pouvons que souhaiter que ces élections du 12 juin soient un scrutin définitif pour une démocratie plus avancée.

* Hüseyin Latif
Directeur de la publication

Le rapprochement belgo-turc *(Suite de la page 1)*

Quelle est aujourd'hui la situation économique de la Turquie ?

L'économie affiche depuis 6 ans de remarquables performances, caractérisées par une croissance continue. Au cours des trois premiers trimestres de 2010, la croissance de la Turquie était la plus élevée des pays de l'OCDE !

Elle s'est montrée particulièrement résiliente à la récente crise économique grâce aux importantes réformes mises en place au lendemain de la dépression de 2001 : l'inflation a considérablement décliné (de 30% en 2002 à 6.5% fin 2009), le secteur bancaire a été préservé sans intervention du secteur public, le PIB a triplé entre 2002 et 2009 (de 230 milliards de dollars US à 618) tout comme les exportations. La main d'oeuvre turque affiche un remarquable degré de qualification doublé d'une attractivité de coût séduisante. Cependant, le taux de chômage (13.5% en 2010) demeure élevé en dépit de la croissance, ce qui constitue l'un des chantiers prioritaires du gouvernement.

Comment se porte le commerce entre la Belgique et la Turquie ?

La balance commerciale de la Belgique est excédentaire. En 2009, le solde atteignait 857 millions d'euros. Le principal domaine d'exportation est le secteur chimique avec 24% des livraisons belges. Les ventes de métaux communs et de matières plastiques sont également très dynamiques. Seules les exportations de machines et appareils industriels ont subi un net ralentissement en 2009, imputable à la crise. Quant aux exportations de la région de Bruxelles-Capitale vers la Turquie, elles ont enregistré une progression de 11 millions d'euros entre 2009 et 2010.

Quels conseils donnez-vous aux entreprises bruxelloises qui souhaitent pénétrer le marché turc ?

L'économie turque est à la fois moderne, c'est-à-dire en phase avec les standards internationaux, pour ne pas dire européens, et traditionnelle, car elle présente des complexités liées à sa culture. Nous orientons

les entreprises bruxelloises dans le but de leur éviter certaines déconvenues. Nous leur préconisons notamment d'élargir leur zone de prospection en Turquie, qui se limite bien trop souvent à la région d'Istanbul, que je considère aujourd'hui comme saturée. On soupçonne encore trop peu l'attractivité de sites tels Gaziantep, Konya ou Kayseri, dont les collectivités entreprennent des chantiers de grande envergure, sans parler bien entendu des grandes villes comme Ankara, Bursa et Izmir.

Comment promouvez-vous la Turquie auprès des investisseurs bruxellois, et inversement ?

Notre champ d'action est très hétérogène. L'organisation de missions économiques, par exemple, s'avère très efficace. Dans le cadre des missions économiques et commerciales, les hommes d'affaires bruxellois se déplacent en Turquie, soit dans le cadre de grosses missions qui ont lieu une fois par an ou alors, lors de mini missions ciblées que nous organisons pour chacun d'entre eux à différentes périodes de l'année pour avoir une vision plus concrète du marché et rencontrer les acteurs économiques turcs, très attachés au contact dans les affaires. Inversement, nous organisons également, en partenariat avec les différentes chambres de commerce et d'industrie du pays, DEIK (Conseil économique turc pour les relations extérieures) et l'Association Commerciale Belgique-Turquie, des réunions et des missions économiques à Bruxelles durant lesquelles des hommes d'affaires turcs rencontrent les acteurs bruxellois. Je ne les cite pas toutes car elles sont nombreuses, mais nos actions de promotion s'avèrent être la plupart du temps très bénéfiques pour les relations économiques bilatérales. Les entrepreneurs bruxellois sont parfois réticents pour pénétrer davantage le marché turc, car ils ne connaissent pas bien la mentalité, les habitudes du pays et les énormes opportunités commerciales ; mais après de telles rencontres, ils reconsidèrent très souvent leurs prises de position !

Les relations turco-ouzbèques

d'Asie centrale suite à la chute de l'Union soviétique a ouvert des opportunités politiques, culturelles mais surtout économiques pour la Turquie. Ainsi, certains groupes de travail et cellules politiques tels que les think tanks, véritables laboratoires de recherche et d'analyse, se sont spécialisés dans les stratégies eurasiatiques afin de favoriser la compréhension des deux pays pour faciliter les échanges. Ce rapprochement a permis de créer une prise de conscience d'un « monde turc », c'est-à-dire l'existence de liens culturels, religieux et linguistiques qui lient implicitement les pays d'Asie centrale, à savoir l'Ouzbékistan, le Kazakhstan, le Kirghizstan, le Turkménistan et le Tadjikistan, à la Turquie.

Historiquement, l'Ouzbékistan a toujours été au cœur de la région centre asiatique: d'abord avec la ville historique de Boukhara qui fut le point névralgique de la Route de soie et qui est désormais classée Patrimoine mondial de l'UNESCO avec ses 140 monuments, mais aussi lors de l'ère soviétique lorsque le pays fut un acteur important dans la mise en place de la stratégie d'intégration des peuples turcophones d'Asie centrale. Avec 27 millions d'habitants, l'Ouzbékistan est de nos jours une terre promise pour tout investisseur. Il

est en effet l'un des premiers producteurs au monde de coton et son territoire est parsemé de richesses énergétiques principalement de gaz naturel, d'uranium, d'or et de pétrole.

Il fut évident que dès l'indépendance du pays, en août 1991, certaine puissance naissante, et en premier lieu la Turquie, comprit l'enjeu des opportunités qu'offrait l'ouverture d'un nouveau marché dans la région. Désormais, les secteurs du textile et du bâtiment sont devenus les points phare de l'investissement turc en Ouzbékistan, en témoigne la construction des gratte-ciel disséminés dans Tachkent, la capitale ouzbèke, qui ont été financés et bâtis pour la plupart par les hommes d'affaires turcs. Ainsi, selon les statistiques évoquées lors de la conférence par **Mehmet Seyfettin Erol, Coordinateur d'ASAM**, le pays compterait plus d'une centaine d'entreprises turques implantées en l'espace d'une dizaine d'années et, par ailleurs, 60% du secteur industriel serait entre les mains des turcs. « Pour intégrer la géopolitique et l'économie de cette région, l'Ouzbékistan est la première et bonne adresse », a-t-il déclaré.

L'Ambassadeur de la République d'Ouzbékistan en Turquie, Monsieur Ulfat Kadirov, a exprimé son amour pour le peuple turc,

(Suite de la page 1)

disant attendre les « bras ouverts » les investisseurs turcs. Il a même ajouté que : « Nos chers frères et amis turcs sont pour nous un modèle à suivre. En tant que pays musulman, et en tant que démocratie, il est un exemple qui réussit et un pays qui nous comprend grâce à une culture que l'on partage. La Turquie d'aujourd'hui est moderne, démocratique et brillante. Nous attendons alors l'aide de nos frères pour nous guider sur le même chemin ». Il y a donc, au-delà du discours sur le commerce florissant et prometteur, un discours plus traditionnel faisant référence à des connotations civilisationnelles constamment prônées lorsqu'il s'agit d'établir un dialogue entre la Turquie et les Républiques centre-asiatiques. De cette façon, en jouant sur les arguments linguistiques et culturels, et en s'érigeant en modèle -ou tout du moins en acceptant ce rôle de guide- la Turquie compte continuer à développer et solidifier ses liens avec l'Ouzbékistan, et ainsi réaliser une influence dans la région qui a toujours été désirée et longtemps rêvée. « Sans notre frère ouzbek, le monde turc serait incomplet et alors impossible à former » a commenté **Şaban Gülbahar, Président de la Fondation « Avrasya Bir Vakfi »**. Le monde turc existe mais il reste à l'entretenir,



Ulfat Kadirov

Şaban Gülbahar

ce qui n'a jamais été une des priorités jusqu'à présent de la Turquie, elle-même étant davantage tournée depuis l'Empire ottoman vers les politiques et pratiques de l'Ouest.

Face à ce manque, certains politiciens appellent à l'établissement d'une stratégie turque concrète et objective pour l'Eurasie, tel **Musa Serdar Çelebi, Président de ASAM**, qui a appelé de ses vœux une nouvelle réflexion pour comprendre ce que l'Ouzbékistan attend de la Turquie. Il a également encouragé des échanges universitaires plus conséquents, faisant allusion au dernier rappel dans leur pays d'origine des étudiants ouzbeks de Turquie, qui avait alors envenimé les relations diplomatiques entre les deux pays.

L'Ouzbékistan a donc lancé un message clair à la Turquie; prônant le dialogue des cultures, le pays se dit disposé à recevoir davantage les investissements turcs. Il reste à souhaiter que cette conférence, ayant ouvert le débat, trouve écho prochainement chez les entrepreneurs turcs et les politiciens ouzbeks.

* Sabrina Balm

« Je peins l'Istanbul que nous voulons conserver dans nos rêves »

Bilge Burcuoğlu est peintre et décoratrice d'intérieur. Elle cultive une passion pour l'art pictural depuis son plus jeune âge, et plus particulièrement l'aquarelle.



Bilge Burcuoğlu est peintre et décoratrice d'intérieur. Elle cultive une passion pour l'art pictural depuis son plus jeune âge, et plus particulièrement l'aquarelle.

Vous êtes diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts Appliqués. Pouvez-vous nous parler de cette école ?

Bilge Burcuoğlu : Cette école, très ancienne, a été fondée par les Allemands à Beşiktaş Akaretler. À l'époque, c'était la meilleure école d'architecture d'intérieur, car des professeurs allemands donnaient des cours et l'enseignement y était performant. Nous disposions d'ateliers et n'étions pas plus de dix étudiants par classe. Être diplômé des Arts Appliqués, à cette époque, était un privilège.

Qu'avez-vous fait une fois diplômée ?

Tous mes camarades de l'époque sont restés à l'école et y sont aujourd'hui professeurs. Moi, en revanche, je n'ai pas du tout pensé à y rester, car je considérais l'école comme un cercle vicieux. C'est pourquoi je suis devenue la première femme à ouvrir un bureau d'architecture. Les deux premières années, j'ai eu beaucoup de difficultés, jusqu'à ce que je fasse de l'architecture d'intérieur. Ensuite, peu à peu, j'ai fait des travaux de décoration et des travaux sur commande, c'est-à-dire un bureau ou toute une maison par exemple.

Parallèlement à cela, avez-vous continué la peinture ?

Comme j'exerçais une profession libérale, ma situation de l'époque était un peu plus agréable. De sorte que j'ai, effectivement, eu la chance de pouvoir continuer la peinture. La peinture, c'est le reflet de mon bien-être intérieur. Quand je peins, je suis

très heureuse, et si cela plaît au public, c'est pour moi une très grande satisfaction.

Il semblerait que faire de l'aquarelle n'est pas une chose facile parce qu'il est impossible de rattraper les erreurs...

Oui, et c'est pour cette raison que je fais plusieurs fois le même tableau. J'aime peindre rapidement. Je vais d'abord observer l'endroit, et j'aime le peindre sur place. Je préfère en général l'aquarelle, mais il y a aussi des tableaux peints à l'acrylique. Ceux-là, je les peins un peu comme je le ressens, c'est-à-dire un peu comme un rêve.

Ce qui attire mon attention dans vos œuvres, c'est que vous représentez mes lieux préférés d'Istanbul : la Gare d'Haydarpaşa, par exemple, ou encore le Bateau de Kadıköy... Pourquoi avoir choisi ceux-là ?

Je pense que je dessine l'Istanbul que tout le monde regrette. L'Istanbul que nous voulons conserver dans nos rêves...



Travaillez-vous chaque jour ?

Non. Pour les tableaux à l'acrylique, par exemple, il m'arrive de m'arrêter, et plus tard d'y ajouter quelque chose. Pour les aquarelles, je travaille surtout quand il fait beau, et quand j'en ai l'inspiration. J'emporte en général avec moi un petit cahier et mes aquarelles. Je pense qu'avec l'influence de l'architecture d'intérieur, je suis dotée d'un certain sens de la perspective. Par exemple, j'utilise assez peu les personnages humains. À ce propos, au cours d'une de mes expositions, des connaisseurs m'en ont fait la remarque. Cela m'a plu et je pense que, dorénavant, je les utiliserai davantage.

Mis à part Istanbul, quelle autre ville vous a marquée ?

Je pense que c'est Antalya. C'est un endroit que je fréquente depuis mon enfance. Mais à cette époque-là, c'était une ville tout à fait différente. Il y avait des orangeries.

Paris est une ville qui vous incite à peindre ?

Oui, énormément. Découvrir Paris à pied, c'est magnifique. En vous promenant, des endroits superbes se présentent à vous. C'est pour cela que, lorsque j'ai eu l'opportunité de faire une telle exposition, je me suis dit « pourquoi pas ? ».

Meliha Babalık, une artiste... (Suite de la page 1)

En 2005, l'artiste crée son propre atelier, MelArt Studio, et poursuit ses Projets Design. Elle nous fait part à la fois des difficultés et des atouts d'être un artiste en Turquie.



En quelle année avez-vous commencé à fabriquer des signets ?

En 1996. J'offrais des signets de livres que j'avais confectionnés à mes amis. En fait, les signets sont pour moi une forme de rééducation, en les concevant, j'oublie tout. En voyant qu'ils plaisaient, j'en ai fait un produit. Au début, j'en fabriquais peu et je les vendais à différentes librairies; et avec le temps, la demande a augmenté. J'ai passé un accord avec D&R, et actuellement, on les vend chez beaucoup de commerçants. Ils sont aussi en vente à l'étranger. Chaque signet est

fait à la main. Il y a plus de 500 modèles différents. Mes cahiers aussi sont faits à la main, et ils sont recouverts de cuir. Ils sont donc uniques, personnalisés et signés.

Mais je poursuis également mes créations de verrerie : par exemple, j'ai un village « Kumm » en verre. J'y fais vivre mes personnages. Le village a ses clés. Là, c'est un monde différent, dans la transparence du verre, tout à fait à part du nôtre. Amitié, amour, tristesse, bonheur, enthousiasme..., tout est vécu et prend vie en verre. Par ailleurs, j'accorde de l'importance au recyclage. Par exemple, en les façonnant, je réhabilite les bouteilles de verre usagées.

Comment qualifieriez-vous votre art ?

Je suis née à l'étranger, j'y ai grandi, puis je suis venue à Istanbul. Là-bas, j'ai eu une enfance très libre. Tout y était naturel et aisé,

et cela s'est reflété dans mes relations avec les gens et dans ma vie. Pour moi, l'être humain doit être transparent, comme le verre. Et mes histoires, je les construis à partir de là. Dans mes histoires, tout est tel quel, sans apprêt et vrai. J'aimerais que notre vie en soit ainsi, notamment dans nos relations humaines, et cette pensée, cette volonté, me motive vis-à-vis de mon art. C'est plus fort que moi, c'est ainsi que je rêve le monde et les gens.

Être artiste en Turquie, selon vous, quels en sont les avantages et les inconvénients ?

Ce n'est pas très facile d'être artiste en Turquie. Istanbul est une ville énergique, mais très peu de gens s'intéressent à l'art et essayent réellement de le comprendre. Quand vous vous dites artiste, on vous colle des étiquettes. On vous considère comme marginal, hors normes. Alors que la vie artistique évolue et se façonne de l'intérieur. L'artiste explique l'inexprimable, éclaire et oriente la société. Et bien que cela soit très important pour nous, je ne pense pas qu'en Turquie, on accorde la valeur qu'il se doit à l'art et à l'artiste. Et je ne trouve pas que la politique encourage beaucoup plus les gens à ce propos. À l'étranger, la situation est tout autre. Quand vous entrez chez quelqu'un, vous pouvez y trouver un tableau ou une céramique. Les gens économisent pour acheter un tableau. Chez nous, par contre, la voiture et le luxe passent au premier plan. Bien sûr, les facteurs écono-



miques interviennent aussi. Dans notre pays les conditions de vie sont difficiles; avant d'acheter des œuvres d'art, les gens s'évertuent d'abord à subvenir à leurs besoins.

Toutefois, depuis quelques années à Istanbul, on peut dire que l'intérêt pour l'art est grandissant. Selon vous, Istanbul peut-elle devenir un centre artistique ?

Oui, c'est vrai que les expositions, les activités, les workshops sont en nombre croissant depuis quelques années. Et internet y contribue beaucoup. Je pense, personnellement, qu'une belle ville comme Istanbul peut accéder au statut de centre artistique.

Mais je crois qu'il faut investir encore plus pour promouvoir des domaines comme les arts plastiques et audio-visuels, le cinéma et la littérature. Il faudrait de plus grandes salles de concert, de galeries d'art et de bibliothèques. Nous devons faire unité en tant que société, et porter des projets susceptibles de développer la connaissance et la valeur de l'art dans notre pays. Lorsqu'il en sera ainsi, nous pourrions nous faire connaître à l'étranger. L'art est un appareil très puissant. Si nous pouvons l'utiliser à bon escient, je pense qu'il sera possible de changer l'image que le monde a de nous. Créations en vente au Musée des Arts Modernes d'Istanbul, à l'Angleterre-Brighton Bellis Gallery, dans les succursales de D&R, à Mephisto (Taksim), à la Papeterie Mektup (Taksim) et à la Papeterie Nezhil.

* Aysel Akşehirli

melihababalik.com, http://www.melihababalik.com

marmara
BİLGİSAYAR

**LE DEPARTEMENT
INFORMATIQUE
DE VOTRE ÉTABLISSEMENT**

Tél : 90 216 325 82 62
Email : marmara@marmara.net

Preferred Partner
Microsoft
www.marmara.net

Çeviride yönünüzü
kaliteye çevirin!

trioğ
Tercüme & Organizasyon

Tamamen size özel butik tercüme hizmetleri sunuyoruz. Uzmanlaşma bizim için anahtar kavramdır. Hukuk, kozmetik, otomotiv, basın-yayın ve bankacılık gibi uzmanlık gerektiren alanlarda "sıfır hata" prensibiyle hareket ediyor ve 2000 yılından beri Türkiye'nin en büyük kuruluşlarına kaliteli, tutarlı ve hızlı hizmet veriyoruz.

Tercümede kalite arayışınızın yöneleceği adres Trio.

TRIO Tercüme ve Organizasyon
Orgeneral İzzet Aksalır Caddesi, Ordu Yapı Koop. 1A Blok D:25 4, Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96 www.triotercume.com.tr

De la minutie, avant toute chose...

Au troisième étage du Palais de France, dans une petite pièce qui lui sert d'atelier, Maria Magro s'adonne avec minutie à une passion peu répandue : la peinture sur porcelaine. En artiste avisée, elle évoque sa passion, et nous gratifie de quelques conseils.

L'histoire débute il y a une dizaine d'années, en Suisse, lorsqu'une amie lui expose ses porcelaines. Le déclic est immédiat. Elle s'intéresse très vite à cette forme d'art et progresse rapidement. Aujourd'hui, Maria Magro a plusieurs dizaines de réalisations à son actif, qu'elle nous fait découvrir au gré d'un portfolio régulièrement mis à jour. On y trouve de la vaisselle bien sûr, mais aussi toutes sortes d'objets tels des vases, des cendriers ou encore des porte-savons. Tous ornés de motifs aux coloris et formes différentes.

On dit souvent qu'un atelier reflète la personnalité de l'artiste qui y travaille. Ce qui frappe dans cet atelier, c'est l'ordre, une organisation harmonieuse et pratique ou chaque objet à sa place. Sur une première table, on trouve une pile de revues et de livres dans lesquels l'artiste puise son inspiration.

Le deuxième bureau est l'espace dédié à la peinture, étape particulièrement exigeante. On y voit une trentaine de pinceaux, aux têtes différentes, plates, rondes, raides ou souples, à lisser ou putoiser, des pochoirs, des loupes, des pipettes, une lampe un peu branlante, et surtout, une soixantaine de petits pots contenant les fameuses poudres de couleurs multiples : bleu Majorelle, carmin, ocre, céladon, etc. qui servent à préparer les peintures. Comment préparer de la peinture

sur porcelaine ? Réponse avisée de la professionnelle : « on mélange la poudre à une solution que l'on appelle un médium, mélange d'essences de lavande et de térébenthine. Cette mixtion s'effectue au moment de peindre, pas avant car la peinture obtenue sèche vite. Il existe deux types de peintures, avec ou sans plomb. La peinture avec plomb ne peut être employée sur des supports destinés à la consommation d'aliments, du fait de sa toxicité ».

Sur une troisième table trône un four à porcelaine. La cuisson est une étape cruciale, dont la durée et la température varient selon les couleurs. « Le rouge, par exemple, est une couleur particulière. Alors que la plupart d'entre elles s'accordent avec une cuisson allant de 820 à 850 degrés, celle-ci se cuira à 800 degrés maximum, sinon, elle risque de perdre son éclat. La durée de la cuisson peut varier, mais le plus important, c'est de laisser refroidir lentement. Parfois plusieurs cuissons sont nécessaires. Acheter soi-même un four est un investissement, mais la satisfaction de cuire ses propres réalisations et de découvrir le résultat après quelques heures d'attente anxieuse est très grande. » On l'aura compris, en plus de la rigueur, la patience est de mise.

Pour terminer cette visite sur une touche colorée, l'artiste nous dévoile quelques-unes de ses récentes créations, dont un superbe cendrier cerclé de bleu, au fond duquel sont représentés de magnifiques animaux, aux contours finement ciselés et aux yeux aussi vifs que s'ils avaient été photographiés. Oubliées, les assiettes surannées de nos grands-mères ! Avec du talent, la porcelaine peut revêtir de surprenantes apparences.

* Photo Aramis Kalay



Cengiz Aktar reçoit la médaille de l'Ordre National du Mérite

L'ambassadeur de France en Turquie, son Excellence Bernard Emié, a remis, en avril dernier, la médaille de l'Ordre national du Mérite à Cengiz Aktar, Directeur d'études européennes.

Très ému de recevoir cette médaille, il a tenu, dans son discours, à donner des informations concernant cette distinction

honorifique : « L'Ordre national du Mérite est le second ordre après la Légion d'Honneur ; il a été institué le 3 décembre 1963 par le Général de Gaulle, pour récompenser des mérites distingués acquis soit dans

une fonction publique, civile ou militaire, soit dans l'exercice d'une activité privée ».

Enfin, a-t-il souligné, « seulement 3400 chevaliers à titre civil portent cette distinction, dont la devise est « Honneur - Solidarité - Mémoire ».

La conclusion de son discours s'est alors tournée vers l'avenir : « En tout cas, toute ma philosophie de l'action civile, ou des initiatives politiques que je continue d'entreprendre avec mes amis dont certains sont présents ce soir, relève de ces valeurs-là. Et je continuerai à y veiller ! »



Pegasus ouvre la saison d'hiver 2011-2012 avec la vente d'un million de sièges

Entre le 30 octobre 2011 et le 24 mars 2012.

Les vols internes sont à 119.99 TL, vers Chypre 49.99 TL

Les vols vers l'étranger 29.99 Euro puis

de l'étrangers vers la Turquie 49.99 Euros.

Pour bénéficier de ces tarifs achetez vos billets sur : flypgs.com



Bariş Saribaş ou l'art de peindre la photo en mouvement

« Lorsque les gens prennent une photo, ils pensent fixer un moment à jamais. Moi je pense, au contraire, que nous sommes toujours en mouvement ». Tels sont les mots de Barış Saribaş pour décrire le thème de son exposition, intitulée « *Mo(ve)ment* ». L'inauguration a eu lieu lundi 11 avril dernier, dans la galerie Olcay Art située sur la rive asiatique d'Istanbul. Les amateurs d'art moderne sont venus nombreux découvrir



la vingtaine de tableaux de ce jeune artiste turc. Un mélange, réussi avec brio, entre le monde de la photographie et celui de la peinture. Bien qu'il n'en soit pas à sa première exposition, l'artiste est toujours aussi touché par l'attention qu'on porte à son travail. « Je suis ravi qu'autant de personnes se soient déplacées ce soir » confie-t-il. Les tableaux de Barış Saribaş sont exposés à Istanbul jusqu'au 06 mai 2011.

Café Philo au lycée Notre Dame de Sion Mardi 4 Mai 2011 à 19h « Définir l'œuvre d'art »



Marcel Duchamp : "Fontaine"

Qu'y a-t-il de commun entre une œuvre musicale, un poème, une sculpture, une chorégraphie ? La réponse est d'autant plus difficile que la liste de ce que l'on appelle « œuvres d'art » ne cesse de s'allonger : photographie, cinéma, bande-dessinée, happenings, installations, performances sportives, etc. Où commence et où s'arrête l'art ? Tout peut-il être dit « œuvre d'art » ... sans risquer la mort de l'art ? A une époque où l'art contemporain fait voler en éclats nos repères esthétiques traditionnels et où l'on qualifie facilement « d'œuvre d'art » un banal produit commercial, la vieille question de l'essence de l'œuvre d'art est plus que jamais d'actualité.

En français et en turc. Ouvert à tous. Entrée libre.

Les traces des civilisations anatoliennes d'Aslı Değer Sezgin



L'UNESCO accueille au sein de ses salles Miró I et II une exposition de l'artiste turc Aslı Değer Sezgin qui, à travers ses œuvres, retrace la culture et l'héritage laissé par les sociétés anatoliennes anciennes. Au cœur de cette exposition, toute la richesse culturelle de l'Anatolie est représentée par des batiks, une technique ancestrale d'impression de tissus, et des sculptures en céramiques.



Le 14 avril dernier, la Secrétaire générale de l'Université de Galatasaray Madame Ayşe Dilek Anadol a été décorée de la médaille de « Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques ».

La décoration lui a été remise par Monsieur Hervé Magro, Consul Général de France à Istanbul.





Des conducteurs de moins en moins choux !



* Daniel Latif

Le 24 mars dernier a eu lieu la journée nationale de la courtoisie sur la route. Ce jour-là, la campagne placée sous le parrainage du Secrétariat d'État chargé des

Transports a fait chou blanc. En effet, le monde menait son petit Tchou Tchou quotidien et la politesse au volant était proportionnelle à celle constatée tout au long de l'année : un chouya invisible.

Une conductrice, Chupa Chups en bouche, m'avoua, tout en nouant ses cheveux d'un chou-chou, prendre cette journée très au sérieux et qu'elle ne jouerait plus les Schumacher l'espace d'une journée. En voilà une chouette initiative qui, hélas, sera des plus courtes. La de-

moiselle peine à ménager la chèvre et le chou puis se retrouve rapidement dans les choux, laissant échapper — malencontreusement — un "Michou" à un cycliste qui n'était pas suffisamment diligent.

La journée de la courtoisie au volant existe depuis maintenant douze ans mais les automobilistes se prennent toujours le chou. L'association française de prévention des comportements sur la route (AFPC) souhaite que les automobilistes partagent plus la route mais pédale toujours dans la choucroute. Cette invitation au voyage n'est hélas pas du tout ordre et beauté, luxe, calme et volupté. Les seules scènes d'échanges auxquelles on assiste quotidiennement

sont de gentilles petites attentions comme les petits mégots et autres détritiques généralement offerts aux autres usagers, foison de boutades à l'entendement d'un Pikachu ou d'un Glaude dans La Soupe aux choux.

Une fois le précieux sésame rose en poche, quelques années suffisent pour que le chouchou de la monitrice d'auto-école se transforme en Chewbacca et devienne un parfait candidat pour l'émission Zéro de conduite sur M6. Certes, les automobilistes ont bel et bien tenté de s'ouvrir aux autres en optant pour des modèles cabriolets, il n'en reste que leur esprit n'est toujours pas ouvert au changement. Ce n'est qu'une fois la sanction tombée, lorsque l'on voit son permis retiré que l'on commence à chouiner puis que l'on prétend avoir évolué. Hélas, les mentalités au volant ne

changent guère... Chassez le naturel, il revient au galop.

Il reste cependant une solution pour remédier à ces incivilités sur la route. Cette dernière a été mise en pratique par mes amis, Emilie et Rachid, qui ont promis à leur petit bout de chou d'avoir un dîner exclusivement composé de chou de

Bruxelles pendant tout un mois si ce dernier n'adoptait pas une conduite plus respectueuse avec son dernier cadeau : une Choulette télécommandée. On y gagnerait à appliquer ce genre de sanctions bête comme chou ! Cela

commence à sentir le chou, il est temps pour moi d'aller planter mes choux et à espérer que ce billet d'humeur ne sera pas pris pour une feuille de chou.

* Daniel Latif
daniel.latif@gmail.com



Gumball Rallye 3000 : (Suite de la page 1)



Le 25 mai aura lieu à Londres le coup d'envoi du fameux rallye qui allie célébrités et supercars dans une course folle de 3 000 miles (4827 kilomètres). A chaque édition, le Gumball 3000 attire de nombreuses stars, parmi les plus notoires il y a eu Johnny Knoxville, présentateur de Jackass, le chanteur britannique Jamiroquai, le champion du monde de skateboard Tony Hawk, le rappeur, présentateur —

tuneur de Pimp My Ride sur MTV — X-Zibit entre autres...

La course est connue pour les nombreux retraits de permis ainsi que son jeu de chat et de la souris avec les policiers qui ne font guère le poids face aux nombreux bolides. Porsche, Lamborghini, Bugatti, Aston Martin, Bentley ou Ferrari sont de rigueur. De surcroît les Gumballers devront déboursier la modique somme de 30 000 euros de frais de participation (repas et hébergement à l'hôtel sont compris dans le prix !).

Cette année, pour sa 14ème édition, les participants traverseront 7 pays en 7 jours et le circuit se veut pittoresque. En effet, le cortège de 120 voitures de prestiges traversera les villes de Paris, Barcelone, Monaco, Venise, Belgrade pour enfin arriver à Istanbul, le 1er juin, où les participants fêteront la fin de la course avec excès et frénésie devant le Bosphore.



L'Homme de l'Année



C'est dans le très prestigieux club privé de l'Automobile Club de France, situé sur la place de la Concorde, mitoyen à l'Hôtel de Crillon, face à l'Assemblée Nationale, que s'est déroulée la Cérémonie de remise du Prix de l'Homme de l'année 2010 par le Journal de l'Automobile. Le directeur des rédactions, Hervé Dagueperce, en maître de cérémonie, accompagné du rédacteur en chef Alexandre Guillet puis Denis Astagneau, rédacteur en chef à France Inter, sous le haut patronage de Jacob Abbou Président d'honneur et directeur de la publication du Journal de l'Automobile, ont remis à Vincent Besson, Directeur de la stratégie produits et marchés PSA le prix de « l'homme de l'année ».

Philippe Varin, Président du Directoire PSA Peugeot Citroën a félicité Vincent Besson et a souligné la lourde charge qui pèse sur les épaules de ce dernier qui n'est que le successeur de François Fillon : « C'est pour vous dire le niveau », insiste-t-il. Et pour cause, le

jury, composé de 36 journalistes spécialistes dans l'automobile issus de la presse écrite, télévision et radio, presse quotidienne, économique, féminine, sportive, professionnelle, etc., avait décerné en 2010 le prix de l'homme de l'année à

François Fillon. Ce choix avait créé de nombreuses polémiques car ce fut la première fois dans l'histoire de ce prix que l'on choisissait une personnalité politique.

En effet, le Premier ministre français est un grand passionné de sport auto et ce dernier avait promis des mesures ambitieuses pour relancer le secteur automobi-

le. En 2010, le groupe PSA a enregistré une croissance de 13 % dans la vente de véhicules à travers le monde. Outre le fait d'avoir été « Homme de l'année », ces chiffres illustrent bien, de surcroît, que le chef du gouvernement français est aussi homme de parole.



Edirne : l'illustre passé

Ancienne capitale de l'empire ottoman, Edirne est un livre ouvert sur l'histoire de la Turquie. À cheval sur trois frontières: grecque, bulgare et turque, la ville marie de multiples influences, pour notre plus grand plaisir.

Ses fondations sont posées au II^{ème} siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur romain Hadrien. Monarque inspiré, ce dernier baptise la cité Adrianopolis (rémanence curieuse, les habitants de l'actuelle Edirne s'appellent les Andrinopolitains). En 378, la bataille d'Andrinople voit s'affronter les armées de l'empereur Valens, et les tribus wisigoths affidées à l'empire, réunies sous la bannière du chef Fritigern. Les barbares infligent une cinglante défaite aux troupes romaines et Valens périt dans les combats. Conquise dans la dernière décennie du XIV^{ème} siècle par le sultan Murat Ier, la ville devient dès lors capitale ottomane, et le restera jusqu'à la prise de Constantinople cinquante ans plus tard. Après l'installation du padischah et de sa cour sur les rives du Bosphore, Andrinople se mue en une importante cité-garnison, halte obligée des troupes ottomanes dans leur conquête balkanique. Au XIX^{ème} siècle, Andrinople est le théâtre de plusieurs événements importants dans les relations russo-turques. En 1829, les deux empires y ratifient un traité par lequel l'influence de Petrograd sur le Caucase et la Mer Noire est considérablement renforcée. Puis en 1878, les Ottomans acculés par les troupes du tsar, y signent l'armistice, prélude à l'adoption du traité de

San Stefano qui consacra l'indépendance de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro. Une fois la Grande Guerre achevée, le traité de Sèvres octroie la Thrace aux Grecs, avant que les accords de Lausanne de 1923, statuant sur les frontières définitives de la jeune République de Turquie, ne réintègre la nouvelle Edirne au giron d'Ankara.

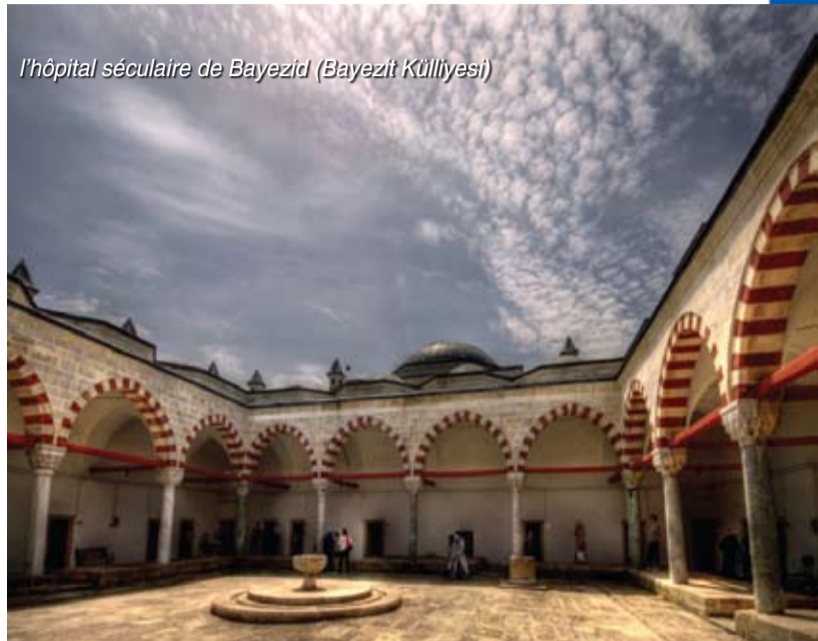
Cinq siècles de développement urbain et culturel

La mosquée de Selim (*Selimiye Camii*), construite en l'honneur du sultan Selim II sous la supervision du maître Mimar Sinan, est le fleuron architectural de la cité. Entourée de ses quatre minarets élancés, surmontée d'une coupole qui rivalise

en proportions avec celle de Sainte Sophie, la mosquée est le plus grand édifice religieux du pays. À proximité de la mosquée de Selim, la Vieille mosquée (*Eski Camii*) est, comme son nom le laisse supposer, le plus ancien lieu de culte musulman d'Edirne (1447). Un peu plus loin, la mosquée aux trois balcons (*Uç Serefeli Camii*) surprend par ses quatre minarets de formes et couleurs variées, tantôt graciles, tantôt râblés, bigarrés ou unis.

L'éveil des papilles gustatives

Direction la rue Saraçlar pour goûter la spécialité de la ville, le traditionnel foie pané et frit (*Tava Ciğer*). Le nom du plat écorchera sans doute la langue de certains, mais qu'ils se rassurent, son parfum, au contraire, la fera saliver. Il y a foule devant le restaurant (*Edirne Tava Ciğer*, original !) mais enfin, de l'avis des personnes interrogées, c'est une référence. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la table se couvre d'accompagnements plus alléchants les uns que les autres, et parmi eux, le précieux sésame. Mais ne gâchons pas tout : pour connaître le fin mot de cet aparté culinaire, vous savez désormais où vous rendre.



l'hôpital séculaire de Bayezid (Bayezit Külliyesi)

Beyazit Külliyesi prix du meilleur établissement culturel européen

En s'aventurant vers l'ouest, on atteint rapidement la campagne. On traverse l'affluent de la rivière Tunca pour gagner l'hôpital séculaire de Bayezid (*Beyazit Külliyesi*), posé au milieu des pacages. Construit au XV^{ème} siècle par ordre du sultan Bayezid II, le complexe avait pour vocation d'accueillir et de soigner les personnes frappées d'aliénation par la musique et les sonorités apaisantes de jeux d'eau. Lorsque l'on connaît la diligence avec laquelle les sociétés européennes du Moyen-Âge, sous l'influence de l'Eglise, soignaient la folie par le pilori, le bûcher et autres douceurs, on imagine aisément quelle innovation devait constituer l'utilisation de ces techniques palliatives ! La renommée de l'établissement était telle que les malades affluaient de tout l'empire pour y trouver le repos. Outre une maison de guérison (*darüşşifa*, en langue ottomane), on y trouve une école de médecine (*medrese*) dans une aile annexe. Au matin, la trentaine d'élèves pensionnaires se rassemblaient dans le patio, et suivaient durant la journée les leçons du professeur (le *müdderris*), selon les préceptes des grands philosophes et médecins persans Al-Farabi et Avicenne. Haut-lieu de la recherche médicale durant des centaines d'années, l'institution est pourtant vouée à déperir sous le coup des campagnes répétées menées par l'empire en déliquescence. Transformé en asile lugubre au XIX^{ème}, il est réhabilité en musée en 1997 et reçoit du Conseil de l'Europe le prix du meilleur établissement culturel européen sept ans plus tard.



18h15, la visite touche à sa fin. Les muezzins entament leur plainte lancinante. Après avoir passé le pont, nous bifurquons à droite pour suivre un petit sentier qui épouse l'orée de la ville. Quelques ondulations plus tard, la terre devient asphalte : on pénètre dans le quartier orthodoxe, foyer de nombreuses familles grecques et bulgares. On aperçoit le clocher d'une vieille église de grès se détacher au-dessus des tôles cabossées. Saint-Georges veille, attentif. Sur le parvis, quelques hommes s'attardent, cigarette en bouche, les femmes causent, les enfants piaffent et s'impatientent. Une scène inattendue où se mêlent douceur pastorale et effervescence citadine. C'est aussi cela Edirne : un éternel brassage, parfois contradictoire, toujours enchanteur.



Visite guidée de la ville d'Edirne avec Antonino



La pellicule et la fourchette (Suite de la page 1)

Invité en tant que membre du jury, j'ai goûté durant deux jours à une atmosphère enthousiaste et festive.

Vendredi 25 mars, 10h30, le téléphone de la rédaction sonne. Aytekin Can, le fondateur et directeur du festival, est à l'autre bout du fil. Après quelques politesses, il se lance dans un subtil mélange d'anglais et de turc :

« Nous vous attendons mercredi matin. Vos billets sont réservés. Votre avion part à 6h15, aéroport Atatürk. Une navette vous attendra à l'arrivée... »

Je songe : 6h15, c'est un peu tôt quand même.

- ... votre retour est à 5h30, vendredi.

- 5h30, mm... quelle joie.

- Votre chambre est réservée à l'hôtel Dede-man.

- Ah ! voilà qui est mieux, me dis-je.

- À mercredi, Monsieur Séat.

- Féat. À mercredi, et merci encore.

- Hoşça kal, see you, bye, etc. »

Réveil aux aurores donc, mercredi matin. Arrivée à Konya vers 7h15, le soleil pointe le bout de son nez. Les yeux encore embués de sommeil, je prends place dans le bus qui doit nous conduire à l'hôtel, en compagnie des autres membres du jury, avec lesquels j'ai voyagé sans le savoir. Durant le trajet, les présentations sont faites, à grand renfort d'étreintes.

« Levent Kiliç, professeur au département audiovisuel de l'université d'Eskişehir, mem-nun oldum.

- Mustafa Uzunylmaz, metteur en scène.

- Savaş Karakaş, documentariste, nice to meet you (celui-ci parle anglais, ouf !).

- Hazal Kaya, actrice. »

Ici, je marque un temps sur ce charmant visage. J'en viens à regretter de ne pas m'être intéressé davantage aux séries B turques. Mais, je suis distrait dans mon examen par une voix familière.

« Aytekin Can, telefonda konuşmuşuk (nous nous sommes parlé au téléphone). Comment allez-vous Monsieur Fleet ?

- Féat. Très bien merci, et vous... ? »

Une demi-heure plus tard, un petit déjeuner pantagruélique nous attend. Après avoir tari quelques cafetières et ingurgité une quantité substantielle d'œufs brouillés, nous prenons la direction de l'Université de Selçuk, située en bordure de ville. Il nous faut près de 20 minutes pour traverser le gigantesque campus, qui accueille près de quarante mille étudiants.

Nous nous divisons en trois groupes. Trois jurys pour trois prix différents : les films de fiction, les documentaires et les courts-métrages et films expérimentaux. Je suis affecté à la dernière catégorie. Direction la salle de visionnage. Les œuvres des étudiants ont été sélectionnées pour la compétition parmi un panel de 300 films ! Je suis un peu gêné car la plupart d'entre eux sont plus âgés que moi.

Mais je ne laisse rien transparaître, un juré se doit d'être impavide en toute circonstance.

Les projections s'enchaînent jusqu'à 14h. Nous nous accordons rapi-



dement sur le meilleur court-métrage. Après un déjeuner qui relègue notre repas du matin au rang de frugale collation, nous reprenons place devant l'écran. Le soir venu, nous nous rendons dans l'auditorium pour une soirée spectacle. Notre montée des marches restera un inoubliable moment de charme et d'élégance, à mille lieux des afféteries cannoises (il est interdit de rire). Nous sommes assis en première ligne. Soudain, une immense clameur retentit dans la salle. Les portes s'ouvrent, la foule s'écarte, et Turkan Soray, légende du cinéma turc, reine des actrices surnommée « Sultan », s'avance dans le halo des projecteurs.

- C'est notre Sophia Loren à nous, me glisse mon voisin ému.

En effet, la ressemblance est frappante. Elle monte sur la scène, se dirige vers le pupitre, et d'une voix chevrotante, la poitrine soulevée par l'émotion :

- C'est un immense honneur pour moi d'être ici, parmi vous, ce soir...

Et le public d'applaudir encore et encore. Après dix minutes d'exultation, le spectacle commence. Les étudiants ont vraiment fait un travail remarquable ; les chorégraphies sont parfaitement exécutées. Impossible de dire si le show a duré deux heures ou dix minutes.

A la fin de la représentation, Aytekin Can s'avance vers moi. Il rayonne.

- Le spectacle vous a plus, Monsieur Fate ?

- Féat. Oui, c'était parfait, teşekkürler.

La journée se termine sur une apothéose gustative qui vient, à point nommé, compenser une difficile journée de jeûne et d'efforts.

Le lendemain matin, nous par-

tons pour le musée de la Mevleviyye. Après la visite, les autres regagnent l'université pour assister à des tables rondes avec les élèves. Je parcours les environs. Konya n'est pas une cité attractive pour ses monuments ou ses vestiges, mais ses rues sont fleuries, ses marchés colorés, ses habitants affables.

La cérémonie de remise des prix à lieu dans le centre de convention attenante à l'hôtel. Une fois de plus, l'entrain est au rendez-vous. Les vainqueurs sont heureux d'avoir gagné, les autres d'assister à la fête.

Une main se pose sur mon épaule.

« Nous sommes tristes que vous nous quittiez demain, Monsieur Fitle.

- Moi aussi Monsieur Can. Moi aussi.

- Vous reviendrez l'année prochaine ?

- Je ne sais pas. J'aimerais beaucoup, en tout cas. Je ne vous promets rien.

- Vous êtes le bienvenu. »

Une franche accolade plus tard, il s'en va plein d'aplomb. Je quitte mes autres acolytes le cœur un peu serré.

« Passe me voir à Istanbul, j'habite Taksim, me lance l'un.

Tiens, voici mon numéro, me dit l'autre.

Si tu connais un producteur à Paris, fais-moi signe, s'enquiert le troisième.

C'était un plaisir. Vive la France ! crie le quatrième à l'autre bout de la salle, un verre de raki à la main.

Si tu veux passer un casting, appelle-moi.

Et bien d'autres encore.

Je me suis trompé. Que mon avion de demain matin soit si tôt n'a plus aucune importance.

Je souhaiterais simplement repousser mon départ pour une seule raison : goûter encore un peu à la convivialité de ce festival unique en son genre !

* Thomas Féat

Avec **Pegasus**,
le 1^{er} **Low Cost*** vers **Istanbul**

au départ de: **Paris Orly** vols quotidiens

Marseille 5 vols/semaine

St. Etienne 4 vols/semaine

à p. d.

ttc

69⁹⁹*
€ l'aller simple

+13 liaisons sur toute la Turquie et la Chypre du Nord via Istanbul.



flypgs.com

PEGASUS
AIRLINES

* bas prix.

Aujourd'hui la Turquie Saint-Benoît



www.aujourdhuilaturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Supplément gratuit, Saint-Benoît, au numéro 73, Mai 2011 d'Aujourd'hui la Turquie

Un jumelage gréco-turc au goût de découverte



« Homo creativus : les goûts et les sons qui nous unissent », tel était le thème cette année de l'échange auquel ont participé 46 élèves turco-grecs. Ceux de Saint-Benoît ont ouvert le bal et sont allés à la rencontre des Grecques du 9 au 14 mars dernier. Au programme : visites guidées d'Athènes et de ses environs, découverte de la culture grecque et... cours de cuisine ! Les élèves du lycée francophone Léonin de Patisia ont été accueillis quant à eux, par les stambouliotes, en avril dernier. (lire la suite page IV)

Evènement



Le Festival International de la paix

Chaque élève du lycée Saint-Benoît a imaginé un dessin représentant la paix dans le monde pour les lycéens égyptiens du Caire.

(lire la suite page IV)

Sport



Meftune Çavlum

Elle dirige avec passion l'équipe masculine de basketball depuis 29 ans et revient sur presque trente ans de carrière.

(lire la suite page III)

Enseignant : un métier en constante évolution !



Luc Vogin

Directeur du lycée St Benoît depuis 2002, je constate une permanente évolution du métier d'enseignant. Au travers des quelques lignes qui suivent, je voudrais souligner certains aspects du travail des professeurs, leur tâche augmente par l'implication dans des projets. C'est aussi un virage à négocier pour l'éduca-

tion des jeunes, les lycées voient des nouveaux métiers apparaître. Que ce soit en Turquie ou en France, les jeunes ont un besoin constant d'évolution. Au travers d'exemples simples, je vais essayer de montrer ces changements.

Ce 18 mars 2011, était un jour particulier. Comme pour chaque fête nationale turque, nous organisons au sein du lycée une cérémonie commémorative. Le 18 mars correspond à la bataille de Çanakkale. Cette terrible bataille, dans les Dardanelles, a fait un nombre considérable de victimes de plusieurs nationalités. Par devoir de mémoire, nous rappelons aux jeunes lycéens le sacrifice de ces soldats.

Mais voilà cette année prend une tournure particulière. Ce 18 mars, nous découvrons la résolution 1973 de l'ONU.

Cette résolution emmenée par la France autorise les frappes en Libye. Nous, éducateurs, professeurs, élèves partageons cette nouvelle avec angoisse, surprise. Bien sur, nos pensées se dirigent vers le peuple libyen mais aussi les hommes et femmes qui participent à cette action militaire. La peur qui saisit les estomacs de leurs proches, qu'ils soient Libyens, Français, Américains ... C'est la même angoisse ressentie par d'autres familles turques un autre 18 mars.

À la fin de la Première Guerre mondiale, le slogan était « Plus jamais ça ». Combien de conflits depuis parsèment le monde ? Rendre hommage aux victimes d'un conflit et pendant mon discours devant les élèves, je pense à la joie, au soulagement de la fin d'un conflit.

(lire la suite page II)

Histoire



Saint-Benoît au cœur de l'Histoire

Le lycée Saint-Benoît, en tant qu'établissement scolaire, existe depuis 1783. C'est le plus ancien lycée francophone d'Istanbul. Depuis lors, les locaux et l'enseignement n'ont cessé d'évoluer. Petit retour sur ce lieu imprégné d'Histoire.

(lire la suite page II)

« Je vis en Turquie, je parle français »

Les équipes pédagogiques des lycées francophones redoublent d'effort afin d'inculquer à leurs élèves une ouverture d'esprit et la connaissance de deux modes de pensée différents. Nous avons rencontré l'un des acteurs de cette alliance franco-turque, Marc Buker, le président de l'Union.

Qu'est-ce que l'Union? A quoi sert-elle et que fait-elle pour les anciens élèves des lycées français ?

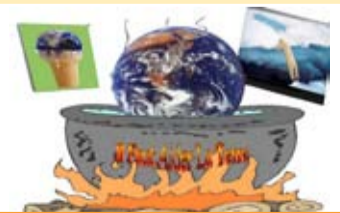
L'« Union » est le mouvement rassemblant les anciens élèves des écoles françaises de Turquie vivant en France. Le but de l'Union est de promouvoir les liens entre ses membres et de prendre des initiatives pour contribuer positivement aux relations entre la France et la Turquie. Créée en 1989, l'Union compte aujourd'hui 450 membres, appelés « unionistes ». Ses activités sont

nombreuses: pour commencer par nos unionistes les plus jeunes, nous accueillons les diplômés de nos écoles à leur arrivée en France pour leurs études, dans le cadre de notre programme « Union Accueil » (inscriptions sur notre web www.unionistes.org) pour les aider à trouver un logement, faciliter leur installa-

(lire la suite page III)



Découverte



Rechauffement climatique

Sensibiliser les élèves à travers diverses activités telles que des conférences, des quizz ou encore le visionnage de films sur l'environnement.

(lire la suite page IV)

Enseignant : un métier en constante évolution ! (Suite de la page 1)

Quand s'arrêtera celui en Libye ? Est-ce une nouvelle action du type Afghanistan, Irak ? L'enlèvement sera-t-il évité ? Toutes ces questions taraudent bon nombre de jeunes lycéens. La presse leur donne quelques éléments de réponse mais certains, depuis, se sont tournés vers nous pour mieux comprendre.

Le monde éducatif s'imprègne de l'actualité. Cette introduction, liée à la Libye, montre l'importance de la communication dans notre vie quotidienne. À nous de donner aux élèves les moyens de comprendre les enjeux de cette actualité. C'est donc un devoir de suivre le cours de l'histoire. Le métier d'enseignant a complètement été bouleversé en quelques années. Les nouvelles technologies sont aux avant postes et ces nouveaux outils facilitent, modifient le support pédagogique. La perception du « cognitif » n'a plus rien de commun avec les supports d'il y a une quinzaine d'années. L'enseignant ne reste plus sur une estrade à dicter une leçon car le visuel est devenu une donnée essentielle du paysage pédagogique. L'élève se retrouve partiellement acteur de sa leçon et plus simplement récepteur comme pour l'actualité qui lui arrive en direct sur son téléphone portable. L'attention portée aux événements extérieurs montre un aspect que l'on pourrait qualifier d'« une école sans mur ». Le lycée est le lieu d'apprentissage mais aussi

c'est le lieu où l'élève trouve des clés pour s'approprier une image du monde.

Que ce soit au travers des cours traditionnels ou pendant des activités, nous donnons ces clés aux élèves. La Turquie est un pays vaste, riche d'une grande diversité culturelle qu'il est important de connaître pour nos élèves. Dans ce but, nous remarquons depuis plusieurs années le profond intérêt suscité par la « présentation de leur pays ». En effet, lors de nombreux voyages à l'étranger, nos élèves organisent une journée turque au sein des établissements que nous visitons. Dans quelques semaines, un petit groupe de nos élèves de préparatoire ira à Villebon au sud de Paris pour présenter St Benoît et la Turquie aux élèves du collège Ile de France. Là aussi la démarche pédagogique revient à impliquer l'élève comme acteur. C'est le concept développé par Edgar Morin dans « les 7 savoirs nécessaires pour l'éducation de demain » que l'on nomme la citoyenneté au monde.

À St Benoît, structure de 920 élèves, les 102 professeurs sont assistés par plusieurs animateurs responsables d'un domaine « communication, voyage, informatique ... ». Ils participent ainsi à la mise en perspective des apprentissages destinés à mieux saisir notre environnement. Ces nouveaux aspects de l'éducation d'un jeune qu'il soit Turc ou Français, nous les vivons au quotidien. L'omniprésence de l'immédiateté et du visuel et l'évolution des

technologies font que les enseignants doivent s'adapter. Il est communément admis que la société et donc ses jeunes changent tous les cinq ans. Pour les professeurs, c'est aussi une charge de travail nouvelle que ce besoin de formation, l'implication dans des projets de voyages et/ ou artistiques. C'est un métier qui jouit d'un certain prestige en Turquie. Un profond respect est perceptible dans les yeux des anciens élèves qui viennent rencontrer leur professeur. Celui-ci acquiert parfois une aura de « star » et une légende se bâtit autour de lui. C'est le dernier point que je voulais aborder. Transmettre un savoir, être garant de valeurs traditionnelles, promouvoir une

adaptabilité constante mais aussi devenir un référent pour les jeunes. L'adolescent est en quête de structure, de cadre. De plus en plus c'est une fonction qui incombe aux professeurs beaucoup plus qu'auparavant. Depuis 1783, plusieurs milliers de professeurs ont traversé St Benoît et ont contribué à faire l'histoire du lycée. Leur souci de suivre l'évolution du monde a permis la pérennité de notre institution. Certes, notre combat, en tant qu'enseignant est d'apporter la lumière sur l'histoire mais aussi de les préparer à concevoir leur vie dans le monde contemporain et d'envisager avec eux les priorités de demain.

* Luc VOGIN

Le mot de Liliane Unal, directrice-adjointe Turque du lycée

« Transmettre les valeurs universelles avec des moyens contemporains ;
Admettre à priori que chaque élève porte en lui quelque aptitude qu'il suffit de mettre en lumière ;
Savoir adapter nos outils pédagogiques à la génération actuelle qui est l'objet de notre travail ;
Faire une fusion des cultures turque et française en tirant le meilleur parti de chacune d'elles ;

Former des individus efficaces dans leur société et dans la société internationale ;
Voilà ce que nous visons à Saint-Benoît : poursuivre la mission que nos maîtres nous ont confiée dans les écoles françaises. »



Le lycée Saint Benoît à travers des siècles d'histoire

En 1362, le lycée Saint Benoît était un humble monastère. Au cours des siècles, Bénédictins, Jésuites puis Lazaristes se sont succédés pour en faire ce pourquoi il est reconnu aujourd'hui : un centre d'enseignement. Retour sur l'un des plus vieux établissements scolaires d'Istanbul.

C'est en 1583 que l'établissement, désormais considéré comme une institution francophone, devient officiellement l'école Saint Benoît. Les débuts, bien que prometteurs, ne sont pourtant pas exempts de difficultés. La guerre se développe entre Mourad III et la République de Venise. Et les Jésuites, fondateurs de cette première école, sont en proie à une épidémie de choléra. De fait, afin que l'enseignement soit poursuivi, ils sont remplacés par les Capucins pendant un temps. Mais ils ne tardent pas à reprendre les commandes de l'école pour y exercer leur volonté d'enseigner. En 1639, les bâtiments de Saint Benoît sont miraculeusement épargnés d'un terrible incendie. En revanche, ils n'échapperont pas aux flammes quelques décennies plus tard, en 1686. L'Église est alors rebâtie. Au dessus de la porte est inscrite une devise latine : « *Ad majorem Dei gloriam - Pour la plus grande gloire de Dieu* », toujours présente aujourd'hui. Mais c'est en 1783, avec l'arrivée des Pères Lazaristes, que l'enseignement à Saint Benoît prend l'orientation qu'on lui connaît aujourd'hui.

Les premiers pas de l'instruction

1804 signe la date officielle d'ouverture de la nouvelle école Saint Benoît. L'établissement s'engage alors à « donner des instructions telles qu'à leur sortie du pensionnat chacun soit

apte à entrer dans le commerce, à conduire ses propres affaires, à choisir un état ». L'éducation est axée sur l'apprentissage du français, la connaissance du latin et l'étude des sciences. Cette dernière n'a, d'ailleurs, jamais cessé d'être cultivée. Tant et si bien qu'au cours du XIX^e siècle, de nombreux appareils de laboratoire ont été commandés de France et une station météorologique a été installée, ainsi que le premier séismographe. Malgré ces avancées spectaculaires, le collège alors situé à San Stefano ne remporte pas le succès escompté. C'est ainsi qu'en 1836, à la demande de M. Louis-Florent Leleu, le directeur du collège, le bâtiment est vendu et l'établissement scolaire s'installe à Bébek. Plus facile d'accès, il se trouve désormais du côté européen du Bosphore. L'enseignement donné se divise en trois branches : littérature, sciences et commerce.

Désireux de moderniser et d'enrichir toujours plus son école, M. Leleu fait venir les soeurs de la Charité. En 1839, elles y ouvrent la première école de filles de Turquie. Elles y reçoivent désormais une éducation au même titre que les garçons. « *J'ai connu la séparation entre les filles et les garçons* » explique Serdar Güneysu, professeur d'histoire de français et ancien élève de l'établissement. « *Cela a été perpétré jusqu'en 1987. Il n'y a donc pas si longtemps* », poursuit-il.

C'est également en 1839 que le dispensaire pour les enfants et les personnes âgées a vu le jour. Ce dernier est resté ouvert jusqu'en

2008. En 1841, l'établissement s'agrandit et accueille désormais les enfants de l'école primaire. Saint Benoît reçoit le titre de « Collège Royal » par le roi de France Louis-Philippe. Fort de sa réputation, Saint Benoît compte 700 élèves en 1862. Le bâtiment fait peau neuve en 1880. Les façades actuelles du lycée datent de cette période.

À la fin du XIX^e siècle, l'établissement connaît un réel essor et devient progressivement le centre des activités des Lazaristes. Toutefois, la Première Guerre Mondiale met provisoirement un terme à cette évolution. Toutes les écoles françaises sont fermées jusqu'en 1919.

Un lycée en perpétuelle évolution

Au sortir de la guerre, en 1919, l'établissement rouvre ses portes et compte 594 élèves.

Depuis lors, Saint Benoît n'a cessé d'évoluer. Au fur et à mesure des années, l'enseignement s'est laïcisé. En 1988, M. Michel Goupil est nommé directeur du lycée. Il est le premier

laïc à diriger l'établissement. Depuis lors, les professeurs et directeurs adjoints sont français, francophones ou turs. Les structures se modernisent continuellement : de nouveaux laboratoires ont été installés pour les cours de sciences, une salle de sport a été créée, la procure-cantine a été transformée en salle d'informatique et le théâtre a été entièrement rénové en 1998, offrant ainsi une ouverture supplémentaire à la culture. Le lycée Saint



Benoît poursuit donc sa volonté d'instruire les jeunes turcs, notamment en aiguillant « *la curiosité des élèves par des rencontres, des voyages, des façons différentes d'utiliser le français mais aussi l'anglais* » comme l'écrit Yves Danjou qui, à l'occasion des 225 ans de l'établissement, a écrit un livre sur l'histoire de Saint Benoît.

Du haut de ses 228 ans, le Lycée Saint Benoît est donc un lieu véritablement imprégné d'une partie de l'histoire d'Istanbul.

Encadré 1 :

Les chiffres, Saint Benoît aujourd'hui :

100 personnes dans l'équipe pédagogique
43 professeurs principaux
30 professeurs étrangers de 8 nationalités différentes
24 professeurs français
916 élèves

Encadré 2 :

L'escalier séculaire du lycée Saint Benoît est l'endroit préféré du professeur Serdar Güneysu.

« Des étudiants nous racontent que leurs parents sont tombés amoureux dans ces marches », confie-t-il d'un air amusé.



29 ans sans faux bond

Ancienne athlète, Meftune Çavlum entraîne l'équipe de basketball masculin à Saint-Benoît. Elle veille sur la vie sportive du lycée depuis presque trente ans.

Quand on la rencontre ce jour là à Saint-Benoît, Meftune Çavlum s'excuserait presque d'être élégamment apprêtée :

« J'adopte une tenue plus sportive pour les cours. Je n'ai pas vraiment l'air d'une professeure de basket aujourd'hui, surtout avec mes ongles vernis ! ». Qu'on ne s'y trompe pas, Meftune Çavlum est bien la responsable de l'équipe de basket masculin à Saint-Benoît, où elle exerce depuis 29 ans. Cela fait d'elle la plus ancienne observatrice de la vie sportive du lycée.

Meftune Çavlum a d'abord été attirée par l'athlétisme. Elle a d'ailleurs été membre de



l'équipe nationale turque. « J'ai commencé le sport très jeune, en internat, où j'ai aussi été formée au basket et au volley-ball ». Plutôt que d'enchaîner les compétitions, elle fait le choix de poursuivre ses études à l'université de Gazi d'Ankara, où elle suit la filière sportive afin de devenir professeure.

Elle se souvient de ses débuts à Saint-Benoît, à l'époque où filles et garçons étaient éduqués séparément. « J'ai été la première femme professeure de sport à être embauchée ». Quatre ans plus tard, le mur qui séparait le lycée en deux a été abattu, et la mixité introduite. À l'époque déjà, le basket est privilégié à Saint-Benoît, où le sport fait partie intégrante des études. « Le basket est présent dans toutes les écoles prestigieuses, et les familles le plébiscitent. Il va de paire avec une bonne éducation, contrairement au foot qui a une



image plus populaire ». Pourtant, le basket est aujourd'hui sérieusement concurrencé par le football comme sport numéro un en Turquie, y compris dans la cour de récréation du lycée. Mais les choses pourraient bien changer. L'équipe de basket masculine a remporté cette année le tournoi de la direction du ministère de l'éducation nationale de l'arrondissement de Beyoğlu. « Nous avons souvent occupé les dernières places de ce championnat, car il y a de très bonnes équipes dans la ligue d'Istanbul », note Meftune Çavlum. « Mais depuis ces trois dernières années, nous avons beaucoup progressé ». La finale du tournoi a été jouée face à l'équipe du lycée Tarhan, dans la salle de sport couverte du complexe

de Kasimpasa, en public. Score final : 98 à 87. La cérémonie de remise des coupes a eu lieu le jour même en présence du maire de Beyoğlu, Ahmet Misbah Demircan, du directeur de l'éducation nationale de la sous-préfecture de Beyoğlu, Osman Balci, et du sous-préfet Hasan Senses. Stimulée par ces bons résultats, l'équipe est un terreau fertile pour l'émergence de jeunes talents. L'élève Emre Pasin s'est ainsi vu proposer une bourse pour aller jouer dans un lycée de Los Angeles. Une partie des joueurs joue également dans des clubs en dehors du lycée. Mais Meftune Çavlum est formelle : « il n'est pas question qu'ils délaissent le reste de leurs études ! ».

« Je vis en Turquie... (Suite de la page 1) »

tion et leur insertion dans la vie française. Évidemment, nous continuons de les suivre durant leurs études et nous les aidons dans leurs orientations, nous leur trouvons des stages ou des emplois. Au-delà des étudiants, les membres de l'Union représentent plusieurs générations, et nous organisons des dîners-débats, des conférences et des expositions entrant dans l'axe franco-turc intéressant nos membres unionistes. En 21 ans d'existence, l'Union a pu accueillir tous les diplomates,



hommes politiques, académiciens de haut niveau œuvrant dans ce sens. L'Union travaille en étroite collaboration avec la Fédération des écoles françaises de Turquie et apporte son concours pour le développement et la meilleure connaissance de ces foyers d'enseignement exceptionnels. Ainsi, avec les écoles, nous venons d'organiser en janvier 2010 la magnifique exposition « Je vis en Turquie, je parle français » retraçant le riche passé, le présent dynamique et le futur ambitieux de nos écoles. Elle a été visitée par plusieurs milliers de personnes à la Mairie du 6^e arrondissement place Saint-Sulpice. De la même manière, une conférence à l'Assemblée Nationale en avril de cette année a donné une résonance particulière à la francophonie en Turquie, dans ce bâtiment, symbole de la République.

Enfin, nous venons de lancer cet été « Campus », un programme de séjours linguistiques pour les élèves de nos écoles, organisé au Château de Villebon, dans les environs de Paris. « Campus » vise à perfectionner le niveau de français de nos élèves dans un cadre de vie de groupe et à les accoutumer à la vie française. Tout cela est ponctué de visites aux châteaux de la Loire, à la Cité des Sciences et aux grands monuments de Paris et de ses environs.

En quoi le fait d'avoir été élève d'un lycée français constitue-t-il un avantage pour l'« après lycée » ?

La culture, la langue, le mode de pensée français représentent, pour nos milliers d'élèves, pour leurs parents, pour des générations

d'anciens élèves, des racines fortes, structurantes pour affronter le monde d'aujourd'hui. À l'évidence, ce qui rend l'enseignement de nos écoles encore plus précieux, c'est d'avoir su adapter un projet d'éducation humaniste français à un pays comme la Turquie, point de rencontre exceptionnel entre plusieurs cultures, plusieurs mondes, plusieurs confessions. De cette synthèse, nos écoles délivrent le meilleur de ces deux modes de pensée: la tolérance, le dialogue des religions, l'ouverture à

l'autre, le laïcisme... Un message qui, fruit d'un projet éducatif traditionnel, est d'une inestimable modernité ! C'est une construction d'esprit primordiale pour apprivoiser le monde d'aujourd'hui et façonner celui de demain. En fait, nos écoles dispensent un enseignement qui porte « des racines pour l'avenir », titre que nous avons d'ailleurs donné à notre dernière conférence à l'Assemblée Nationale.

En 20 ans de présidence, quels sont les changements majeurs dans le profil des élèves turcs choisissant la France comme terre d'étude ?

L'apprentissage de la langue française, le fait d'être « baigné » dans cette culture, poussent de plus en plus nos élèves à venir en France, d'autant que les « distances » (transport, communication) se sont amenuisées depuis vingt ans. Ce mouvement est aussi favorisé par des programmes à succès en Turquie comme Erasmus ou des échanges multiples entre universités. Nos élèves présentent la particularité de passer, dès leur plus jeune âge, des concours d'entrée aux lycées et aux universités, sources de stress de plus en plus grandes mais aussi formidables transformateurs de pensée et outils de maturation. Bref, un trait de caractère qui les distingue encore plus ! Plus généralement, leur changement de profil suit les évolutions des générations de nos sociétés occidentales. Ils présentent aujourd'hui un profil plus tourné vers l'international, maîtrisant tous les outils de la cyber-communication, conscients de la solidarité de leur fondamentaux culturels et éducatifs et, surtout, curieux du monde qui les entourent.

En images : des poèmes illustrés pour les lycéens du Caire



Les élèves du lycée Saint-Benoît ont participé, en avril dernier, au festival international de la Paix organisé par le lycée égyptien Akhenaton, situé au Caire. Ils ne se sont,

sieurs langues. Le documentaliste Gérard Ribeyron, responsable de l'opération, souligne que cette initiative a été décidée bien avant les manifestations de la place Tahrir. Ce pro-



jet tombait à point nommé en cette période difficile pour les lycéens égyptiens qui ont eu la bonne surprise de voir les œuvres dès la reprise des cours. Ils se sont empressés de remercier les élèves de Saint-Benoît, en leur disant que cela leur donnait du courage pour l'avenir.

Voici quelques exemples des dessins envoyés aux lycéens égyptiens de la part des classes de 11^{ème} du lycée Saint-Benoît.

Voici quelques exemples des dessins envoyés aux lycéens égyptiens de la part des classes de 11^{ème} du lycée Saint-Benoît.



Un jumelage gréco-turc au goût de découverte (Suite de la page 1)

Entre grecs et turcs, quel meilleur moyen de faire tomber les préjugés que de passer une semaine dans le pays et la famille de l'autre ? C'est l'expérience vécue par une cinquantaine d'élèves de Saint-Benoît et du lycée francophone d'Athènes Léonin de Patissia.

Les élèves turcs ont fait le déplacement à Athènes du 9 au 14 mars dernier. C'est la sixième fois qu'un tel échange a eu lieu. Cette fois-ci, le jumelage est un peu particulier car soutenu par l'Union européenne au titre de son programme pour favoriser les échanges gréco-turcs. Dans ce cadre, le voyage avait pour thème « Homo creativus : les goûts et les sons qui nous unissent ». Au programme donc, la vie dans les familles grecques, des visites, mais aussi des activités culturelles originales autour de la cuisine et de la musique.



L'accueil des élèves du lycée francophone Léonin de Patissia a été à la hauteur des attentes. « À notre arrivée, nous avons été accueillis avec joie et amitié, comme si nous nous connaissions depuis toujours ! », raconte Utku. Une bonne partie de la semaine a été occupée par des excursions. Parmi les sorties effectuées figurent les incontournables de toute visite à l'Acropole et son musée,



Athènes : ainsi que des promenades dans les quartiers de Psiri, Palka, Monastiraki ou Thisio. Mais aussi le temple de Poséidon à Sounion, le site archéologique de Mycènes et la ville de Nafplion. La partie la plus originale de l'échange a été la gastronomie. Les élèves ont bien sûr pu goûter à la cuisine grecque

dans les familles et les tavernes traditionnelles d'Athènes. Ils ont pu constater de grandes

similarités entre leurs plats respectifs : « On mange du « cacik » et eux ils mangent du « caciki », résume Utku. La cuisine s'est révélée être un bon vecteur de communication entre les élèves. « Tout l'intérêt du jumelage pour eux est de comprendre ce

qu'ils ont en commun, d'apprendre des nouveaux mots en grec et en turc, mais aussi de communiquer en français, la langue qu'ils partagent », rappelle Hilal Safak Yana, responsable Communication - Voyages et accompagnatrice.

Pour découvrir les goûts qui relient les deux pays, un cours de cuisine commun a été organisé au lycée. Le célèbre chef grec de l'émission « Food and the city », Vassilis Kallidis, est venu guider et encourager les élèves. A cette occasion, la chaîne de télévision Megachannel a tourné un reportage. En signe de partage culturel, c'est un dessert turc qui a été cuisiné, le keşkul, un genre de pudding garni de cerises et de noix. Vassilis Kallidis a vanté ce dessert « typique d'Istanbul ».



L'autre partie de l'échange, « les sons », a principalement consisté en un grand concert.

Il a débuté par une prestation d'Areti Ketime, la chanteuse qui avait ouvert les Jeux Olympiques d'Athènes, et son orchestre. Elle a proposé un récital de musique traditionnelle grecque. Le compositeur Mimis Plessas, connu en Grèce et à l'étranger, et ancien élève de Léonin de Patissia, a ensuite présenté des chansons, accompagné de la chanteuse d'origine turque, Fide Koksak. Encore un symbole fort du dialogue entre les deux cultures.

La deuxième partie du jumelage a été moins exotique pour les lycéens de Saint-Benoît mais tout aussi réjouissante : ils ont accueilli les grecs à la mi-avril. En matière de sons et de goûts, ces derniers ont été servis, avec un traditionnel fasıl organisé dès le premier jour sur le pont de Galata mêlant chants, danses traditionnelles et nourriture turque.

Une semaine de l'environnement pour comprendre et agir

Qu'est-ce que le réchauffement climatique et quelles en sont les conséquences ? Des questions difficiles, mais certainement pas ennuyeuses. On a pu le constater lors de la deuxième édition de la semaine de l'environnement à Saint-Benoît.

« Il ne manque qu'une pompe pour faire fonctionner la machine ! ». Saziye Akyildiz, responsable du département des sciences, et Frédérique Castelot, professeure de biologie, sont fières de présenter la maquette du cycle de l'eau. Sur un gros bloc de polystyrène sont modélisés, avec souci du détail, une plage, un village à flanc de colline, surplombé par une montagne enneigée. « Le but est de recréer le cycle naturel de l'eau : une casserole permettra de créer de la buée, qui ruissellera sur le plafond de verre et retombera en pluie sur la montagne ». Au sommet, les glaciers seront en fait... des glaçons. Les auteurs de ce chef-d'œuvre d'ingéniosité sont cinq élèves de classe de 10^{ème}, tous volontaires. Leur maquette fait partie d'une des nombreuses réalisations des élèves de Saint-Benoît, à l'occasion de la semaine de l'environnement.

Pour sa deuxième édition, cet événement a rassemblé les élèves de tous les niveaux, « sauf ceux qui passent le bac, qui sont bien trop occupés », rappelle Isabelle Vo-

gin, professeure de chimie. L'objectif est de faire travailler les lycéens mais aussi les professeurs ensemble autour d'un thème, cette année : le réchauffement climatique et ses conséquences. Les départements de français, mathématiques, anglais et sciences ont préparé tous les événements en étroite collaboration. Le maître mot est l'interdisciplinarité. Au programme donc, des conférences données par des spécialistes sur « l'eau et la politique » ou encore les voitures électriques, des projections de films documentaires comme « Home » de Yann Artus Bertrand ou « Une vérité qui dérange » de Al Gore, une exposition d'affiches plurilingues réalisées par les élèves, et un grand concours-spectacle.

Si les objectifs scolaires de cette semaine sont évidents en termes de connaissances assimilées, le lycée considère que ces savoirs théoriques doivent surtout être mis en application. Isabelle Vogin s'étonne de l'ignorance de beaucoup d'élèves sur certains sujets environnementaux. « À Istanbul, les conséquences de l'action de l'homme sur l'environnement ne sont pas forcément connues. On s'est aperçus avec cette semaine que les

étudiants turcs ne sont pas du tout sensibilisés à ces thèmes. Les élèves maîtrisent la théorie, à laquelle ils vont maintenant pouvoir allier la pratique. Par exemple, ils ne voient pas pourquoi on ne pourrait pas posséder de 4x4 en ville. Mais ils sont prêts à apprendre, et on sent que les messages rentrent ! ».

Les plaidoiries des « avocats de la

Terre »

Pour continuer d'enraciner les nouvelles connaissances sur un mode ludique, le grand concours-spectacle fut une des activités marquantes de la semaine. Chaque jour, les classes d'un même niveau se sont affrontées dans le grand théâtre du lycée. Sous les projecteurs et les applaudissements nourris des lycéens, deux représentants de chaque classe devaient d'abord répondre aux questions d'un questionnaire à choix multiples. « L'objectif du quiz était bien sûr d'apporter un élément de savoir concret à chaque question. On a constaté que même les questions les plus évidentes sont parfois trompeuses », relève Isabelle Vogin.

La deuxième partie du concours a sans doute été plus déstabilisante pour les lycéens. « Ils devaient, par équipe de deux ou trois », jouer le rôle des avocats de la Terre, et faire une plaidoirie pour défendre la planète face à tout ce que les hommes lui

font subir », explique Frédérique Castelot. Les classes préparatoires, qui n'étudient le français que depuis un an, ont elles aussi participé. « Il y avait un peu d'appréhension, mais au final, ils s'en sont très bien tirés ! ». Isabelle Vogin précise que les élèves sont toujours très volontaires quand il s'agit de représenter leur classe. L'équipe gagnante s'est distinguée par l'usage de supports visuels : une présentation PowerPoint et des affiches.

Isabelle Vogin rappelle la genèse de cette semaine, dont la première édition s'est déroulée l'an dernier. « Nous avons organisé une manifestation de moindre ampleur, le 6 juin, à l'occasion de la journée de l'environnement. Autour du thème de la biodiversité, le lycée avait accueilli une exposition de l'Unesco ainsi que des photos de Yann Artus Bertrand ». Cette première a donc été reproduite sur toute une semaine, avec un objectif de pluridisciplinarité. « Et nous

recommencerons l'an prochain avec un nouveau thème. Nous inscrivons ces journées dans un cycle de cinq années », indique Frédérique Castelot.

A l'heure de tirer le bilan, il apparaît donc que la semaine a été très bénéfique aux élèves. Les professeurs organisateurs espèrent que ses conséquences se ressentiront sur la durée : des affiches prônant les bons gestes quotidiens – tels que le tri des déchets ou la marche pour se déplacer – ont d'ailleurs été posées aux endroits stratégiques du lycée.

